

## A MOTS COUVERTS    épisode 1

Tout somnolents d'attente, ce matin-là, les bateaux aspiraient au départ. Des lambeaux de nuages, qu'effrangeait une main invisible, glissaient nonchalamment contre la joue du ciel. François laissa voguer son regard, hésitant à le perdre entre la transparente fluidité de l'air et la vague délicieusement rose des vieilles toitures marseillaises, et, pour finir, l'arrima à l'entrée du Lacydon. Là, lourdement lestés d'histoire, les forts Saint-Jean et Nicolas, barrant à demi l'horizon, encadraient une portion de mer toute d'épaisseur bleue.

-D'ici la vue est splendide, répéta l'agent immobilier dans son dos.

C'était son avis. Selon son habitude, il évita le trop-plein de paroles, marqua un temps avant de répondre, ne lâchant qu'un laconique « en effet », sans grand enthousiasme. Rien ne transparaissait de ses pensées. Sortant de son mutisme, il crut à propos de compléter par un : « Quelques affaires à régler et je vous ferai connaître ma décision ».

Sur le trottoir, que le printemps chamarrait de touristes, le va-et-vient grouillant de la faune estivale les sépara.

L'accent du port caracolait sur l'air salin, s'unissait aux cris des mouettes dont la ronde neigeuse tranchait le ciel. Vibrant au diapason de la cité phocéenne, François humait ses cris, ses coups de gueule et ses odeurs. Non sans plaisir, il sentait poindre en lui un étonnant désir de renouveau. Sensation ô combien agréable, qu'il pensait éteinte depuis longtemps et qui lentement prenait possession de son être, s'insinuait dans ses veines comme une sève printanière ravive les rameaux endormis. Pourtant, l'indécision le taraudait encore, partagé qu'il était entre espoir et regrets. Vendrait-il la vieille maison paternelle pour acquérir cet appartement sur le Port ? Céderait-il à cette envie subite d'effacer le passé ?

Elle avait dit souvent : *« Il faut savoir tourner la page, faire table rase. Tout peut recommencer... »* Le mas en Cévennes, reliquaire de tant de souvenirs, était un port d'attache où tout le retenait. Mais n'était-ce pas aussi une souffrance vive entretenue, comme à plaisir, dans un repli du cœur, à l'abri de l'oubli ? Certes,

la rousseur des automnes y était flamboyante, la frilosité des printemps délicate. Quant aux étés, il les détestait depuis longtemps. Trop de cris, trop de vacanciers troublaient la quiétude de cette région hospitalière. Elle disait aussi : « *Ne pas s'attarder, n'est pas tout oublier. Les souvenirs ne sont pas des ruines, ils ne doivent pas encombrer ta route, François, mais au contraire l'étayer, t'aider à avancer...* »

Il décida de s'octroyer de courtes vacances, étonnant ses collaborateurs en déléguant ses pouvoirs à des jeunes recrues. Tout heureux d'échapper à sa dure tutelle, les jeunes experts, pensait-il, expérimenteraient ainsi le bien-fondé de leurs nouveaux diplômes. Dans sa hâte, il se résolut à confier Zoé, sa douce chatte tricolore, à sa sœur Maria.

Sous sa poussée, rue Paradis, la lourde porte cochère s'ouvrit en gémissant. A l'ascenseur poussif, il préféra les larges marches aux tomettes roses. L'opulence très dix-neuvième de l'immeuble se lisait encore dans les plafonds noircis, la rampe de fer forgé, le lustre poussiéreux.

Maria arborait sa tenue favorite, peignoir d'éponge blanche, mules à talon. La vue de son frère afficha, sur son visage, l'étonnement jovial réservé aux intimes et, dans ses grands yeux sombres, une lueur de joie. Elle se blottit entre ses bras comme une chatte en mal de caresses.-Entre , dit-elle précipitamment.

Elle se déplaçait dans cet appartement où flottait une odeur de cire, comme dans un musée, foulait d'épais tapis à la trame apparente, redressait une rose, poussait un fauteuil Louis XV avec aisance et détachement, comme pour se prouver qu'elle était chez elle. Il se disait, une fois de plus, qu'elle n'avait rien à faire dans ce décor d'un autre temps qui semblait l'engloutir comme un tombeau, qu'elle était belle dans sa quarantaine, ses longs cheveux noirs, en natte sage ramenée sur l'épaule. Le peignoir baillait sur son cou, laissant entrevoir la promesse de seins haut placés. De chacun de ses gestes s'échappaient des bouffées odorantes. Rochas, son parfum de toujours.

-Ne me refuse pas un café, supplia-t-elle. Vite fait ! Promis ! Je sais que tu es pressé. Il ne put décliner son offre. C'était toujours un moment plaisant, cette intimité fraternelle. Il la suivit dans la vaste cuisine donnant sur cour, protégée des bruits de la rue, pour, tout à trac, lui débiller son intention.

-Vendre ? s'exclama-t-elle, bousculée par cette idée aussi soudaine qu'une ondée d'avril. Tu as toujours refusé !

-Je peux, comme tout un chacun, changer d'avis ! dit-il avec un petit rire.

Maria n'y voyait pas d'objection. Bien au contraire, la décision de son frère était source d'espoir. Il lui faut des idées neuves, se disait-elle. Sa récente rupture avec Camille le rendait maussade.

-A présent, je peux bien te l'avouer, confia-t-elle dans une presque sourire, je ne me suis jamais sentie chez moi, là-bas. Lorsque je venais vous voir, c'était ta maison que tu m'ouvrais. Ton domaine que tu me faisais visiter. Je n'y avais pas de place.

-Maria, c'est la maison de notre père, gronda-t-il gentiment.

Cette phrase la sépara de lui. Il la vit dériver dans le lointain d'elle-même, comme un naufragé impuissant, mains tendues, vers quelques souvenirs amers, avant de disparaître, happé par la bouche des vagues.

-Evidemment, se reprit-elle.

Elle avait pris une cigarette dont elle fixait l'extrémité. Sa main aux ongles soignés, tremblait légèrement. -Après le divorce de mes parents, j'ai vécu avec ma mère. Notre père, notre grand-mère n'étaient plus que les tiens. Je ne peux t'en vouloir, conclut-elle gravement. Tu n'es pour rien dans notre rupture.

-Madeleine.. enfin grand-mère t'aimait beaucoup, s'empressa-t-il de rétorquer, un peu gêné de ces confidences.

-Je sais, je sais, lâcha-t-elle précipitamment, comme pour s'en convaincre. Mais elle vous avait : toi, son fils, le magasin.. Je n'avais pas de place. Ce n'est qu'après... Après le décès de ma mère que nous nous sommes retrouvées.

Elle chercha une autre explication, inavouée jusqu'alors parce que coupable à ses yeux : J'ai toujours été mal à l'aise face à ta mère. Je lui en voulais..

-Tu m'en vois navré soeurette. -Tu n'y es pour rien. Absolument pour rien, s'empressa-t-elle de répondre. C'est paraît-il, une habitude qu'ont les mâles Duval d'aimer les femmes jeunes et même les très jeunes.

-Tu le tiens de qui ? demanda-t-il intrigué.

Maria eut un sourire malicieux qui éclaira ses prunelles sombres.

-Mais de grand-Mère ! Enfin de Madeleine ! Pour reprendre son expression favorite : « Ils aiment la chair en fleur ! » Confidences tardives, s'excusa-t-elle, lui présentant une fine tasse de porcelaine. Tu sais...entre femmes.

Il avait froncé les sourcils, peiné autant que surpris d'apprendre cette mise à l'écart, cette complicité qui le destituait du titre de préféré dont il s'était paré et désirait jouir encore.

-Comment va Edgar ? demanda-t-il, changeant brusquement de sujet.

Maria joignit les mains en signe d'impuissance. -Nous allons consulter un nouveau psychiatre.

Elle posa sur son frère deux prunelles qui semblaient ne rien voir. -A toi, je peux le confier, je n'y crois plus, soupira-t-elle. Je fais semblant pour les enfants. Je ne voudrais pas subir des reproches plus tard.

La proposition de recevoir Zoé durant quelques jours l'enchantait.

-Pas d'objection du côté d'Edgar ? demanda-t-il entre haut et bas.

Elle eut un haussement d'épaules, un sourire dubitatif. -Il ne s'en apercevra pas, dit-elle. Amène-la quand tu voudras. Les enfants seront ravis, et moi, je l'aime bien cette nièce à quatre pattes.

Alors qu'il s'apprêtait à partir, elle se perdit une nouvelle fois dans ses bras. Son parfum monta jusqu'à lui, doux comme cette force tranquille qui émanait de sa personne. Comme toujours, elle acceptait son sort sans rechigner, gardant sa peine au plus profond. -François, avoua-t-elle tout bas, je suis heureuse que nous vendions. J'ai besoin d'argent.

-Pourquoi ne pas l'avoir dit ?

En réponse au regard interrogateur de son frère qui la repoussait à bout de bras, l'émotion empourprant ses joues, elle chercha ses mots. - Je ne voudrais pas...Comment dire...que tu scies la branche sur laquelle tu es assis depuis si longtemps. Tu comptes énormément pour moi, insista-t-elle..... A suivre

## A MOTS COUVERTS épisode 2

Alors qu'une main sur la rampe de bois cirée, il s'apprêtait à descendre : Ta mère, lui lança-t-elle avec un enjouement factice, je le l'aimais pas mais je ne la détestais pas non plus. C'est à lui que j'en voulais !

-Merci, dit-il. De toi, le contraire m'eût étonné.

### II

Et c'est ainsi qu'un matin, quand la rosée larmoie aux longs doigts de la treille, alors qu'au tremblé de l'air pâle, tout juste émergés du sommeil frissonnent les contours du décor, il réveilla sa demeure assoupie. C'était... quelque part où glisse une rivière en chuchotis bavards. Aux abords truffés de fougères, à l'ombre d'acacias fourrés de roucoules, durant que de grands saules mêlent leur chevelure au froissement de l'eau où se noient, confondus, le bleu tombé du ciel et la rouille des pierres.

C'était...au détour d'un chemin chaotique et pierreux, griffé de ronces, pavé de mousse délicate, longé de châtaigniers squattés par les oiseaux. Elle le reçut, coiffée de lauzes bleues, cernée d'hortensias mauves. Quelques réticences firent grincer les gonds de sa porte branlante. Sans égard, François la bouscula, fenêtres grands ouvertes, pour la tirer de sa torpeur. Sous un tulle de soie grise, l'haleine alourdis de salpêtre et de vieille suie froide, ses vastes pièces pressées de boire le soleil, criaient de solitude. Leur vétusté le confondit. Il s'en reprocha l'abandon, s'en disculpa par la surcharge de travail dont l'accablait son cabinet, l'aversion de Camille pour la campagne...

Enfin juge et partie, François, pour en finir, s'accorda que tel était le sort d'un lieu inhabité depuis... Il hésita. Compter lui faisait mal.

A l'abri de sa tour séculaire, la vis de pierre conduisant à l'étage se réveilla à son pas rapide. Face à la porte de « sa » chambre, il prit un temps pour respirer, calmer les battements de son cœur impatient. Sa main caressa le bois lisse, gardien d'empreintes innombrables. La chambre de Madeleine, réceptacle de tant de larmes, de secrets jalousement tus, l'attendait. Sitôt pénétré, un flux d'images le submergea. Fermant les yeux, il se livra aux doigts joueurs de cette vague montante, comme un nageur s'en laisse pétrir, pour basculer dans l'autre monde.

Là, dans un silence douillet, bruissant de confidences qu'une oreille avertie pouvait entendre chuchoter, c'était l'immobilité du temps qu'il visitait. Non pas le froide silence de la mort, point de chutes de tant d'alarmes, mais un entre-temps à l'arrêt s'ouvrant comme une orange avec un goût connu qu'il croyait avoir oublié dont le tendre réveil le faisait saliver.

Sans commencement. Sans limites, sans mesures possibles. Dépourvu de répétitions. Seule une continuité, ouatée de ce subtil parfum d'orange abolissant l'absence, l'envahissait.

Par de-là la fêlure du temps, l'âme de la maison l'accueillait. Invisible gardienne, rempart contre l'oubli, elle occupait l'espace. Et son invité avait l'incomparable couleur de l'enfance quand tout était futur, quand tout était peut-être.

Né d'une pression des paupières, entre ses cils mi-clos, un faisceau d'étoiles l'illumina. Pêle-mêle, à portée de cœur, un passé trop présent agitait ses blessures. Pris de vertige, il vacilla. Lorsque sa vue redevint nette, il se surprit à l'attendre. Silhouette menue, chuintement de pas légers.. Il regretta ces heures tendres où, foin des remontrances, il lui était permis de la surprendre dans son intimité, pesta contre cette interminable absence où la mort l'avait plongée.

Ailleurs, le temps, ronde infernale, glissait autour de lui, effritant ses souvenirs dont il essayait pourtant d'assembler les brisures. Il n'en restait qu'une fluidité d'aquarelle. Ici, rien ne changeait. Le temps s'attardait à plaisir. Seul le manque pesant sur son visage en diluait les traits. *« Tes yeux d'humain ne me verront plus, disait-elle, mais qu'importe, si ton cœur reste ouvert, tu me sentiras. Je serai là, François...l'amour est éternel. »*

Sagement empilés, sur une commode de bois blond, de grands vinyles s'ennuyaient. Verdi, Puccini, Bellini espéraient vainement qu'un désir les invite à combler le silence, qu'une main bienveillante abrège leur exil. Sur le dos d'une chaise, touchante, une veste de laine guettait les premiers froids.

Un court instant, François s'offrit le luxe d'un puissant vulnérable. Un allègement brutal le fit respirer mieux. Une facétie du temps, permettant que tout recommence, le fit sourire. C'était le désir fou que seuls les charmes de l'enfance peuvent échafauder.

Bien droit, entre deux fenêtres, le secrétaire Louis-Philippe, comme toujours l'attirait. Somnolait, là, en rangées sages, tout un passé qu'il caressa d'un index hésitant. Parmi quelques photos, souriait, minuscule, un cliché de sa mère. Leur ressemblance le frappe une fois de plus. Même nez rectiligne, identique ourlet de la lèvre inférieure. Seule ma mélancolie sombre du regard d'Hélène, appuyée de longs cils, les différenciait. Il avait son teint mat, sa lèvre gourmande, les yeux clairs de Madeleine.

Comme toujours, une bouffée de rage grimpa en lui. Le manque subsistait encore. Il ne l'avait pas connue. N'en possédait que de brèves histoires. Couleurs éteintes, usées d'être contées lors de longues soirées. « *Parle-moi de maman.* » demandait-il, le cœur meurtri, avant de s'endormir.

Paroles pour une mère défunte... La voix sucrée de l'aïeule s'effilait à l'extrême pour conduire au sommeil un enfant aux repères brouillés. « *Avant, régnait la joie. L'amour. De grands pans de soleil, disait-elle. Avant, était une autre vie.* » S'il n'en avait aucun souvenir, elle avait existé et existait encore. « *Sentinelles bienveillantes, expliquait Madeleine, les souvenirs veillent. A nous de les ranimer, de nous envelopper de leur chaleur pour que renaissent nos heures les plus douces.* » . Il aimait l'entendre décrire la course éperdue des petits pas mal assurés dans l'enfilade des pièces sonores, savourait la peur éprouvée face au monstre à l'appétit notoire, se moquait des cris d'effroi dans les couloirs assiégés par les ombres : « *Si je t'attrape !* ». Que la folie leur allait bien ! « *Hélène l'avait aimé ! Tellement aimé !* » assurait Madeleine.

Alors, il s'envolait, petit être fragile, sur un chemin de mots, passerelle d'amour tissée par son aïeule entre le ciel et lui pour que la nuit soit douce. Sur un arpent de lune, au détour d'un nuage, au cœur d'une forêt, avait lieu la rencontre. Puis le baiser au front, céleste comme un frôlement d'ailes. C'était doux, grisant à la fois. Elle énonçait pour lui les prénoms des étoiles, parlait de revenir habiter la maison. Ils voyageaient ensemble un temps qu'il ne savait compter. Le bonheur est immensurable.

Lorsque brutalement le paradis fermait ses portes, il se retrouvait seul, étrangement serré dans un cœur trop étroit. Gangué de peur, mains tendues, paupières soudées, ne sachant que fuir. Fuir l'ennemi invisible porté par chaque enfant comme un tribut, l'arrimant à jamais au sein d'un monde

hostile. Pour échapper à cette frayeur sans nom qui broyait ses entrailles et le glaçait d'effroi, il n'allait pas bien loin. Sa chambre était face à la sienne. Quelques pas suffisaient. Là, tout n'était que délices. Qu'il était rassurant ce royaume sonore dont l'insomniaque Madeleine s'entourait ! Apprivoisées par la veilleuse, les ombres se paraient de rose. Toutes voiles dehors, dans son halo vaporeux, bizarrement flottait le grand lit de noyer. D'un petit poste noir, coulaient des voix divines. « *Libiamo ne liete calici* » entonnait Violetta à la suite d'Alfredo, et les notes, à tire-d'aile, se hissaient vers le ciel comme de grands oiseaux.

-Allons, viens. Ne reste pas là, tu vas attraper froid, susurrail-elle sans jamais poser de question. D'un bond, il répondait à l'invite. S'installait en chien de fusil dans l'empreinte chaude laissée par son corps en se retirant.

-Dis, est-ce qu'elle me trouvait beau ?

-Plus que beau ! Elle était très fière de toi, murmurait-elle sur ton de confiance, l'enfouissant sous la masse écarlate d'un énorme édredon.

Parfois, elle entrouvrait ses lèvres minces pour dire, et ne disait rien. Un doigt sur la bouche, comme suspendue à la proue d'une voix qui la transportait. Dans l'instant, l'art devenait palpable, viscéralement douloureux. Enfin, il la voyait soupirer d'aise, esquisser un sourire fragile, de ceux que l'émotion rinçait de quelques larmes, apaisantes comme une ondée d'après-midi. Foulant les difficultés une nouvelle fois, l'idole avait réussi. Un tonnerre de cuivres ponctuait le prodige. Le public en délire applaudissait à tout rompre, envahissant de cris, de sifflements la chambre devenue théâtre, parterre, balcons.

-Une pastille ? chuchotait-elle, satisfaite, offrant à sa gourmandise une petite boîte ronde en métal doré. « *Ce sont tes préférées, mon chéri : A l'orange...* » Quand l'envie de dormir devenait trop pressante, il opposait un refus. « Il est tôt, dors encore » recommandait-elle, tapotant son épaule. Se ravisant : « Je peux baisser le son, si tu veux. » Et François s'évadait, bercé d'accents bouleversants, entre la chaleur du duvet et la rugosité des draps de toile aux senteurs de lavande. – Elle m'aimait ? mendiait-il encore. A suivre

### A MOTS COUVERTS épisode 3

Chemins de traverse, les mots choisis de Madeleine savaient museler les brèches nocturnes. *-Quelle question, mon chéri ! Elle t'adorait !*

Pourtant l'inquiétude creusant son ornière, s'emparait du vide. Suscitant une quête permanente, elle s'y prélassait, labourant son cœur, semant le doute au plus profond. Comme une terre livrée à l'oubli, s'applique à cultiver l'ortie, petit être meurtri, il entretenait son mal. Pour elle, c'était une évidence : *« Voyons François, toutes les mères aiment leurs enfants. »* Et quand elles sont mortes, se demandait-il, sans oser formuler son doute, les aiment-elles encore ?

Brusquement rameutée par l'émotion, une scène l'attendrit. C'était à des années-lumière, semblait-il. Tous trois. Environnés de fleurs, dans l'arrière-boutique sombre qui servait d'atelier. Madeleine, face à une couronne d'œillets rouges à livrer le lendemain, avec des gestes lents, précis, rigoureux d'habitude. Maria, appliquée à tordre les fils de fer qui servaient à tiger les œillets. Lui, huit ans, peut-être neuf. Son front soucieux plissé sous une frange sage dévorant ses yeux. – Et les pères ?...

Armée de grands ciseaux, Madeleine avait sectionné la tige trop longue d'un glaïeul. D'un coup sec. Comme elle aurait voulu le faire de sa peine. Perplexe, le fixant de ses prunelles bleues à l'éclat tranchant, exacte réplique des siennes.

*-Termine tes questions, ti tu veux des réponses ! Alors attendrie, caressant d'un doigt humide sa joue ronde, feignant l'étonnement, elle avait reproché.*

*-Comment peux-tu en douter ? L'amour existe pour tous. Il se manifeste de différentes façons, voilà tout ! Les mères sont plus douces, plus caressantes de par leur nature. Les pères, préoccupés, ne montrent pas souvent leurs sentiments. Puis consultant sa montre, visiblement pressée de changer de sujet : « Mets la radio avant d'aller au lit. Ce soir, on retransmet « Les pêcheurs de perles »*

*-Vous en avez pour longtemps ? Et toujours la sage réponse : Il faut du temps pour tout. Mais je ne suis pas seule ce soir !*

Pour leur plaire, avant d'entamer l'ascension de l'escalier de bois conduisant à la chambre dans une envolée à donner le tournis, il avait entonné d'une voix de fausset : « Oui, c'est elle, c'est la déesse plus charmante et plus belle ! » Au comble de la fierté, Madeleine, s'était empressée de chevroter, le visage ébloui par un large sourire : « Oui c'est elle, c'est la déesse qui descend parmi nous. Et tous trois de reprendre Bizet : « Son voile se soulève et la foule est à genoux. »

Le son de son portable le tira de son rêve. C'était un sms de Camille. « Besoin de toi, se plaignait-elle. Tu me manques »

### III

C'est alors qu'il aperçut sous un monceau de lettres, une grande enveloppe de papier kraft. Il hésita. Un doute arrêta son geste. C'était comme un signal d'alarme. Sortie du fond des âges, une peur animale nouait son estomac. Perplexe, il hésita une fraction de seconde. La curiosité l'emporta. L'écriture appliquée de Madeleine avait tracé : « *Pour François* ». Il l'ouvrit pour en sortir une autre enveloppe blanche accompagnée d'un billet.

Mon cher François,

*Que cette lettre te parvienne n'est pas et n'a jamais été mon vœu. Je m'étais promis de te la remettre le jour de ta majorité. Peut-être par faiblesse, par amour certainement, je n'ai pas eu le cœur de le faire. Pardonne-moi. Tu la trouveras un jour, quand je ne serai plus, n'ayant pu me résoudre à la détruire. Excuse, mon cher enfant, ce long mensonge entretenu dans le seul but de ne pas te faire souffrir.*

*Ta mère nous a quittés sans laisser d'adresse. Toutes les démarches entreprises par ton père sont restées vaines. Avis de recherche, photos dans la presse, appels sur les ondes, tout a été tenté. Nous avons appris son décès deux mois plus tard : « Prise massive de somnifères. ». C'est depuis ce drame que tout s'est brisé en lui. Il est devenu un autre. Celui que tu as connu et si peu apprécié. Le malheur transforme les êtres, mon François, les rend indifférents. Ne lui en veux plus. Il a tant souffert. Sois certain qu'il t'aimait, tout comme il aimait ta sœur. Ta Madeleine.*

*P.S. Maria sait. Je lui avais fait promettre de ne rien dire. Ne lui en veux pas.*

Entre ses doigts le feuillet tremblait. A l'ouverture de la seconde enveloppe, il sut que le bristol qu'elle contenait, couvert d'une écriture désordonnée, perturberait son équilibre.

*Bien chère Madeleine,*

*Avec Pierre la vie est difficile et sans lui impossible. Je n'ai pas connu ma mère, François ne me connaîtra pas. Vous avez été un modèle pour moi, tout comme vous le serez pour mon fils. Merci de veiller sur lui.*

*Merci pour tout, pour lui, pour moi. Hélène.*

Les mots saignaient à fleur de pages, et leur rumeur fouillait au plus profond de lui des éboulis de peines. « Je ne voudrais pas que tu scies la branche... » avait dit Maria.

Derrière la croupe des montagnes, lentement le soleil déclinait. Bientôt l'obscurité s'embusquerait dans la pièce, prendrait ses aises dans les coins et, pour finir, uniforme, s'étendrait partout. Peu à peu la nuit se presserait contre les vitres, s'abattrait sur la maison, la coupant du reste du monde.

Ici, régnait encore une nuit noire dressée comme un mur d'enceinte sans issue. Une nuit que les villes ont chassée à coups de réverbères, d'enseignes lumineuses et de bruits. Une nuit pleine de vies évanouies, grouillante de légendes qu'il sentait vibrer autour de lui.

La tête entre les mains, les yeux rivés sur le feuillet d'Hélène, François, les yeux secs, s'indignait. Le mur d'amour contre lequel il était adossé depuis si longtemps, à l'abri duquel il avait grandi, brutalement s'écroulait. Face à lui se tenait une mère étrangère. Une Hélène inconnue. La vérité, confusément pressentie, se dévoilait. Hideuse, elle avait le goût amer de l'enfance trahie, de l'innocence bernée. Et comme toujours, se dressait Madeleine. Bouclier salubre, figure de proue, bravant la tempête. Elle l'avait aimé au point de mentir de toutes ses forces pour le protéger.

Alors un accès de violence, lui fit mettre en pièces l'horrible message. Echappés des fenêtres, ses cris heurtèrent le rideau tendre des grands châtaigniers du parc pour revenir l'éclabousser de leurs entailles.

Au plus fort de sa rage, il vida les tiroirs de leur contenu, éparpillant ces reliques auxquelles, trop pudique, il n'avait pu toucher. La chambre dansait comme un décor devenu fou. Brisé, le miroir de l'armoire se répandit en éclats sonores. Il attaqua le marbre de la cheminée, armé d'un chandelier qui ne supporta pas le choc. Aussi soudaine qu'irrépressible, sa colère retomba. Il se jugea ridiculement immature. Le froid du lit, comme un refuge, le reçut. Perdu dans ses ressentiments, il y resta des heures. « *Toutes les mères aiment leur enfant, mon François !*

\*\*\*\*\*

A son réveil, l'aube dévoilait, les gerçures des murs, blondissait les décombres de sa colère. Un lourd boutoir battait ses tempes. Il frissonna. Il serait mieux à l'air libre.

Son apparition dans la vaste cuisine fit battre en retraite un mulot surpris. Du portemanteau de l'entrée, il décrocha son pull, l'enfila comme une seconde peau détentrice de ses formes et des odeurs multiples, régnant aux alentours. « *Il fait frisquet, chéri, mets ton pull...* » Ce rappel à l'ordre l'agaçant bien des fois ! Dans l'instant, il éprouva le besoin âpre de l'entendre. Son regard s'assombrit. Maille après maille, tissée d'attentions, la défroque respirait l'impuissance. D'un morceau de pain de la veille, il déjeuna sur la terrasse, assis sur un banc construit de grosses pierres. Malgré l'heure matinale, François appela sa sœur. Appel au secours ? Reproche ? Il ne savait quel besoin le poussait à entendre sa voix. –Maria ?

Elle avait le timbre enroué des couche-tard, hâtivement tirés de leur sommeil. –François ? Tout va bien ?

Il hésita à se mettre en colère, l'accabler aurait été si facile. – Je sais tout, dit-il doucement. Pourquoi m'avoir menti ?

Il ressentit son inquiétude, traduite aussitôt par une autre question : -  
- Où es-tu ? - Au mas ...

De nouveau la gêne la bâillonnait, la peur de le perdre s'enroulait autour de sa gorge comme une écharpe. –François, ne m'en veux pas, supplia-t-elle. Il se trouvait à court de mots. Morts en aval de sa pensée, informulables. –Je ne peux t'en vouloir, murmura-t-il. , à suivre

## **A MOTS COUVERTS épisode 4**

Une odeur d'herbe humide parfumait le matin. A portée de regard des écharpes de brume masquaient les jeunes frondaisons. Né d'une main titanique l'amoncellement des montagnes entrechoquait le jade des acacias aux éclaboussures dorées des genêts. Accrochés çà et là, quelques pins malicieux arquaient leur tête ronde sous la poussée d'un vent absent. Le mugissement de la rivière, monté du vallon, s'élargissait comme un chœur de contrebasses surgi d'une fosse d'orchestre pour répondre aux trilles novices qu'un fouillis d'aubépines, tout proche, dispensait.

Au loin, des volutes de fumées blanches s'élevaient d'un toit invisible. La maison de Ninon... Petite amie aux joues lunaires, joviale dans ses rondeurs. Maîtresse de l'instant qui traversait l'enfance avec des yeux de ruisseau clair en quête d'avenir. Il y avait entre eux des rites établis. Lui, objet de son attente, vagabond des collines libre comme le vent, auditeur attentif. Elle, impatiente guetteuse, en quête de nouvelles. Hurlant du haut d'un tabouret ses dernières trouvailles sur la vie des fourmis dont elle était curieuse. Elle avait un regard malicieux et cette hâte à faire toutes choses, comme poussée par un pressentiment de fin prochaine qu'il n'avait pas compris. Jeux interdits, mensonges éhontés, fous rires, Ninon les conjugait avec habileté. « Ses cris de colère écorchent le ciel » regrettait parfois Madeleine.

Surprise par la mort, en plein cœur de l'été ! Alors que tout n'était que lendemain. « Plus tard... Aux prochaines vacances, quand nous seront grands.. » Et le ciel l'avait prise au plus fort de sa rage, arrêtant son cœur neuf comme on stoppe une horloge. Comme on scie une branche gênante... Comme ... C'est ainsi qu'il l'avait appris... Sur le pas de la porte entrouverte... Alors qu'il arrivait, petit messager du bonheur à bout de souffle, la bouche pleine de nouvelles... Qu'il lui avait été permis de l'entrevoir, sans les lui annoncer. Raide sur son lit blanc. En nattes sages, vêtue de rose, un crucifix entre les doigts. Appliquée dans sa mort avec obstination, reléguée dans le silence, Ninon ne criait pas. Ninon ne crierait plus. Incroyablement muette, fermée à toute discussion, elle l'avait surpris une nouvelle fois. Incrédule, il avait guetté un signe. Espéré, cœur battant, un tout petit clin d'œil... Un grand éclat de rire pour rompre cette farce étrange qui pesait autour d'eux dans l'incandescence d'un après-midi d'été.

-On ne meurt pas pendant les vacances ! s'était-il plaint à Madeleine. Pas la veille de la fête ! Pas quand les manèges arrivent ! - La mort est aveugle, avait-elle dit, cachant mal son embarras.

Et lui, qu'une ombre rendait perplexe. Qu'un bruit insolite effrayait. Dans sa vie toute neuve, avec des lèvres ignorant encore le goût amer des mots, Lui qui refusait la mort de toutes ses forces, avait refusé qu'elle gagnât une fois encore. « Pas quand la chienne a ses petits ! » Avant de fondre en larme et de se rassurer, le visage enfoui dans le corsage de Maria : « Dis, au moins, elle l'a fait exprès ? »

Mélancolique image de l'éphémère. Il voyageait le révolu toujours en vue, se plaisant à l'imaginer secourue...ranimée.. Jeune femme aux formes pleines, riieuse, dans la douce fraîcheur d'un matin, entourée d'enfants blonds, criant plus fort qu'eux tous pour se faire entendre. Il repoussa la scène. A quoi bon ? Elle n'était qu'une petite morte. Un cœur de verre trop fragile, débordant d'espoir, qu'avait brisé la vie. « Quand tu seras grand, tu ne demanderas pas ma main... avait-elle dit, piquetant ses nattes de pâquerettes. Nous nous enlèverons. C'est beaucoup mieux ! »

\*\*\*\*\*

Visage étroit, chevelure grisonnante, regard indifférent, se libéraient de l'oubli les traits de son père. Elevé par son aïeule dans le respect de cet homme, il en avait accepté l'abandon. En surimpression, Madeleine, jupe claire et chapeau de paille, un panier à la main.

-Lequel de nous deux en cueillera le plus ? Je parie que c'est toi ! Couru d'avance. Il gagnait toujours.

-C'est honteux de la berner ainsi, s'était insurgée la voix paternelle. Dans la vie, il faut savoir perdre ! Avec la conviction absurde d'être en faute, François avait rougi. « Je pense qu'il a assez perdu, avait-elle répondu sèchement, piquant un baiser sonore sur le sommet de son front. » Les yeux baissés, le souffle retenu, il n'avait pas compris le sens de la réponse.

Il regretta son insouciance. Ses matins vagabonds à travers les fougères humides, l'abandon de ses membres au glacé des cours d'eau, la brûlure des rochers de granit où il aimait s'étendre. Il sourit aux innocentes églantines

cueillies avec Maria « pour la photo de maman ». Jusque-là, trois femmes l'avaient charmé. Sa mère, source d'amour intarissable, souvenir translucide entretenu par Madeleine, brodeuse d'un portrait aussi faux que ces années de mensonges dont il avait été nourri, et Maria sa douce complice. Chaudes de colères, lui revenait aussi, le goût âcre des larmes à chaque départ de la Porsche blanche... « Viens mon François. Ne pleure pas. Il reviendra. ». Espoirs comblés de déceptions. Attentes, faux bond, fuites de l'inconstant, avaient tarudé son enfance. Il eut subitement chaud de leur connivence. » Que t'importe, mon François ! Tu n'es pas comme lui ! ». Bien sûr il était différent ! Son père, à chaque apparition, le rappelait. « Trop petit pour son âge ! Trop gros ! Trop mou ! Maladroit ! Nanti de deux mains gauches ! »

Madeleine avec un haussement d'épaules, rejetait les propos aigres-doux, soulignait qu'au même âge, le père n'était guère plus haut.

-Pas plus grand, peut-être ! Mais pas si gros !

-Les gros ? Après la guerre ! enchaînait-elle, prenant le ciel à témoin ! Inexistants, Pierre ! Nous étions rationnés.

Disputes, bouderies, claquements de portes, François, unique sujet de leur discorde, avait reçu ces attaques directes comme autant de gifles sur ses joues rebondies. Il ne pouvait oublier. « *La différence entre les êtres est un fait, disait Madeleine. Ton premier devoir est de l'accepter. Vois-tu François, faire preuve de tolérance est un pas vers sa propre liberté. A toi d'ouvrir la porte à cette largesse d'esprit qui te permettra d'accepter les autres et de t'assumer.* »

-Je voudrais simplement être comme les autres, regrettait François. -*Tu es comme les autres !* affirmait-elle, le caressant d'un regard attendri. -Les autres ont une maman qui les aime !

Lui avait son père ! Le sacro-saint père à ménager. Madeleine en redoutait les reproches ponctuant les repas trop copieusement avinés et surtout les deux mots : « Au lit ! » provoqués par une maladresse du fils, écourtant leurs soirées de retrouvailles.

Le rouge aux joues, le vue troublée de larmes, François l'avait détesté, au bout du couloir, le lit confessionnal. Le lit refuge où, secoué de sanglots, il se réfugiait en l'attendant. Persuadé qu'elle viendrait. Et, le sommeil repoussé

jusqu'aux limites de l'extrême, il l'avait savourée comme une friandise, l'entourant de ses petits bras de mâle impatient. « *Tiens, chuchotait Trottemenu, visiteuse du soir. Je t'ai apporté un petit quelque chose. Mange, mon ange. Demain, nous irons nous baigner.* » D'un doigt léger elle effleurait son front, comme pour en chasser la peine, le bordait avec soin, concluant à regret : « *Ce soir, il est énervé.* »

C'était le terme habituel. Le bouclier masquant la réprobation qui la soulevait toute. Son fils n'était pas intransigeant, violent, alcoolique. Il était énervé ! Savamment conjuguée, la nervosité ! Avocate de la défense, elle utilisait cet argument comme un sauf-conduit indéniable. Enervé ! Il l'était, à n'en pas douter. Pour une raison inconnue d'eux, certes, cependant très valable. Enervé ! Il pouvait l'être après une semaine de travail ! Enervé ? Il le serait ! Lorsqu'il apprendrait que ... François détestait ces déclinaisons jusqu'au jour où il découvrit qu'elles n'étaient que l'attribut véhiculaire d'un auxiliaire inavoué : l'alcool.

Il estima tout d'abord le nombre de verres absorbés et leur conséquence sur l'humeur paternelle. Par la suite, il affina son stratège, sondant le regard pour en mesurer le taux de nervosité. Contrairement aux apparences, il sut se méfier de l'œil vide qu'occultait à demi la paupière alourdie, du tic remontant la commissure des lèvres, rythmiquement, comme scandé par un tempo interne. Il comprit que le calme apparent de ce masque trompeur pouvait subitement être défiguré par une maladresse de sa part ou le souffle d'une phrase anodine. Rien n'entravait alors la bourrasque rageuse qui s'abattait sur lui. Fureur d'alcoolique aux mots incontrôlés, accusations mensongères, rien ne lui était épargné. Devenu méfiant, il rusa. Calquant son attitude sur celle de Madeleine, il se traça une ligne de conduite selon l'intensité lumineuse de la pupille paternelle. Peu à peu, il éteignit en lui tout élan d'amour, sincèrement persuadé qu'il serait incompris, bafoué, ridiculisé. Pourtant, poussé par Madeleine, dans un suprême effort, il feignit quelquefois l'intérêt, questionna timidement sur la bonne marche du cabinet. Il lui fut répondu que rien de tout cela ne pouvait intéresser un garçon de son âge. Ainsi congédié, meurtri au-delà du possible, il se réfugia dans la solitude. A suivre.....

**IV**

Au fond de sa mémoire, prêt à bondir de l'oubli, l'attendait pire encore. L'emportement paternel, lors de son renvoi de la pension. Elle, navrée, avocate du faible, invoquant la nature et ses bizarreries dont le pauvre enfant n'était pas responsable. Elle toujours, s'insurgeant contre les accusations, la rigueur des bons pères qui, louant la bonté, ne la pratiquaient guère.

François retrouva la honte et la peur qui l'avaient torturé sous le regard méprisant de son père. Jamais ! Non, jamais dans la famille ! Et il fallait que ce soit lui ! Son fils !

Non sans frissonner, il revit la pension, dans sa froide discipline. Les levers à l'aube glacée, les ablutions rapides, la frugalité des repas. Fixés à jamais au fond de lui, subsistaient les longs dortoirs indiscrets, les douches hebdomadaires aux jets dérégés, la tutelle traditionnelle des aînés. Un dégoût le surprit au souvenir de l'ami dont la surveillance s'était doublée d'une prise de possession âme et corps confondus. Rien n'était oublié. Ni les investigations chaque jour plus poussées, ni le paroxysme de la pénétration. Le hurlement d'horreur sous la poussée du sexe. Le goût de fiel sur les lèvres et le désespoir de l'impuissance. Cette impuissance qui l'avait fait se cogner de toute son âme au rempart des autres. Les grands. Les aveugles, imperméables à toute plainte. La fureur imaginative des faibles, sans limites, est imprévisible. Un soir de tension extrême, il y avait eu l'assiette lancée en direction du surveillant, maculant sa robe et ses pieds nus, suivi du verre visant le crucifix, isolé dans sa nudité blafarde sur le mur, entre deux fenêtres à barreaux. C'était comme un cri dans la nuit. L'ultime hurlement d'une bête traquée.

Contrairement à son attente, le plafond ne s'était pas écroulé. Le sacrilège n'avait pas déclenché de mort subite, de punition divine.    -François Duval !

Il y avait eu, dans le silence des conversations foudroyées, l'expulsion du profanateur suivie des regards ahuris que l'incompréhension arrondissait pour les remplir d'effroi.

Là, dans l'isolement, à l'abri des murs humides de l'étroite cellule, au milieu des larmes, il avait cultivé la haine. Elle avait grandi, à son insu, comme une fleur carnivore dévorant ses entrailles.

Au début, la douleur s'était cantonnée à l'intersection des voies digestives et respiratoires, le plus souvent provoquée par une toux pharyngée, spasmodique et cuisante qu'il avalait d'un trait, comme une purge trop salée. Par la suite, elle l'avait soulevé, tordu comme un sarment de vigne, laissé en sueur sur la paille crissant à chaque mouvement. Tenaillé par la peur, il avait redouté cet excès de sentiments inconnus qui le bouleversait, le forçant à les maudire tous. Sans exception. Voués aux feux de l'enfer ! « Faites preuve d'affliction, soufflait le confesseur sévère. Cela évitera votre renvoi et vous mettra en paix avec le ciel. » Hélas, le ciel avait disparu depuis longtemps. Pour s'en souvenir, il lui fallait malaxer sa mémoire à pleins bras, chercher un instant d'intimité avec Madeleine. Alors, l'enfance retrouvée, cette portion de ciel remontait doucement. Et l'ascension de ce bonheur perdu lui était douloureuse... Par intuition, il savait qu'il devait se taire.

Hélas, les grands blancs de son mutisme, tachèrent davantage cette attitude effacée qu'il avait naturelle. « Fourbe, hypocrite ! » Les adjectifs s'accumulaient, glissaient sur lui comme des gouttes tièdes, prémices d'une fin qu'il désirait de toutes ses forces.

-Votre extrême entêtement fera votre malheur. Le père supérieur a prévenu votre famille.

« Mon fils, vous partirez dimanche. » François avait reçu ces paroles, avidement guettées comme le doux présage d'une échappée de ciel, comme l'apparition d'une issue dérobée enfin découverte ...

Cinq mots humés comme une brise fraîche par-dessus la touffeur de son tas de fumier. Bien sûr, restait encore l'horreur des retrouvailles. La blessure sans nom, inqualifiable, infligée par le père. Le coup, visant le menton du fils, heurtant l'aïeule interposée. Elle l'avait reçu en plein en plein front, et, muette, s'était affaissée.

Ils l'avaient entourée, réunis dans l'inquiétude autour du fauteuil. L'un bafouillant d'inutiles excuses, l'autre atterré. De courte durée, la pause avait

exacerbé la fureur paternelle. Accusés ! Elle, de connivence. Lui, de bestialité ! Alors d'un index autoritaire, désignant la porte, elle l'avait interrompu, coupant court toute plaidoirie. Il y avait eu un silence... Près d'eux, matière en fusion, le timbre de Callas tremblait de désespoir. « Morro », se lamentait-elle.

-François, je t'en prie, arrête ce disque...

\*\*\*\*\*

Durant des années, ils avaient évité le sujet. Comme une chose admise, Pierre n'existait plus. Le cercle de leur intimité s'était resserré. Comme une hirondelle, à chaque vacance, la douce Maria les rejoignait.

Croyante, mais loin d'être bigote, Madeleine avait pensé que l'aide d'un prêtre leur serait salutaire. Au cours de l'été, entre le café et le gâteau de riz dominical, sur la blancheur d'une nappe lourde d'années, François avait appris la nature humaine.

La couperose du bon curé du village virait au violet lorsqu'il s'emportait contre l'internat. Loin d'accuser une jeunesse avide de savoir, il en déplorait la claustration et l'ignorance dans laquelle on la maintenait. La curiosité, péché véniel à ses yeux cléments devait être satisfaite, et la sexualité traitée au même titre que les autres besoins.

-La vertu n'est pas un rempart, mon fils, elle est notre conscience. A quoi bon nous efforcer d'être, si nous ne sommes pas ?

-Que pensez-vous des interdits ? Un sourire éclairant son visage, les mains jointes, il s'était exclamé : - Ah ! le merveilleux parfum des choses défendues. Qui prétend l'ignorer ? Les interdictions attirent comme un aimant les pauvres êtres que nous sommes mon ami ! Je dirai même qu'elles détruisent les vertus du cœur dont dépend notre paix intérieure.

Partisan de les expliquer afin d'en affaiblir l'attraction, il soutenait que tout calcul de l'esprit n'était qu'autodéfense. En quelque sorte, une forme d'adaptation au milieu naturel.

Ainsi, chaque dimanche, ouvrait-il à François de nouveaux horizons. Curieusement, pour ce célibataire, renoncer aux liens du mariage était folie aussi grave qu'oublier son salut. François s'étonnait.

-Nous faisons vœux de célibat, François.

-N'est-il pas trop lourd ?

Il avait ri, gêné de répondre. A présent non ! Les années font leur œuvre. Avec elles tout s'amointrit. Mais nos rangs s'éclaircissent, la solitude effraie les jeunes vocations. Notre église devrait y songer. Il enseignait aussi l'éternité, rêvait de paix éternelle, conseillait vivement la prière.

-La vérité se trouve dans la prière, disait-il. La vraie, celle du Christ, dans le recueillement du cœur. Prie, tu trouveras la lumière, tu ne seras jamais seul.

Ainsi, François avait trouvé la paix pour un temps. Et, c'est durant sa terminale, qu'affaibli, son vieil ami avait jugé bon de quitter cette terre. Il l'avait fait avec discrétion, au cours d'une promenade matinale consacrée à remercier Dieu. On l'avait trouvé, les yeux grands ouverts sur un ciel en attente, son bréviaire à la main. Sa tête reposait sur le rocher qui l'avait reçue dans sa chute, abrégeant d'un coup sec une vie de clémence.

Le village pleura beaucoup ce berger des âmes. François en avait éprouvé une profonde déchirure.

Il y avait eu les années de faculté. Le studio, signe d'indépendance. Les nouveaux amis, et l'inévitable coupure entre les générations. La Traviata n'était plus son opéra préféré. La fée Callas n'opérait plus, endormie dans une enfance à demi oubliée. Sous prétexte de cours, de révisions, de partiels, il avait espacé ses visites. Madeleine ne s'en plaignait jamais. C'est à partir de cette époque, durant leurs longues conversations téléphoniques, qu'il l'avait appelée par son prénom. Loin de lui déplaire, le jeu devint une habitude.

*-Tu me rajeunis, riait-elle. Rares sont les personnes qui se souviennent de mon prénom ! Autour de moi, les rangs amicaux s'évaporent, et Marie m'appellera toujours Grand-My !*

Dures froissures des regrets. Il avait accepté son amour comme une chose due. Un droit acquis. Trop jeune pour en mesurer l'importance, il n'en avait éprouvé aucune reconnaissance, abusant au contraire de cette tendresse sans limites dont il était l'objet.

A suivre

## A MOTS COUVERTS épisode 6

A présent, il mesurait l'ampleur de ce privilège. N'apprécie-t-on les êtres et les choses qu'aux morsures provoquées par leur absence ? L'homme n'est-il capable d'apprécier ce dont il jouit quotidiennement ? se demandait-il.

Lui revenait en mémoire, l'obstination de Madeleine, prisonnière de son lit. Revoir son fils ! En caresser une lettre. Désir qu'elle enfouissait sous une feinte désinvolture et que François sentait poindre, parfois.

-Il n'est pas mauvais, disait-elle, lissant méthodiquement le revers de son drap. Ne le juge pas. Intransigeant, coléreux certes. Mais, il t'aime. Et puis d'ajouter comme pour se justifier ! C'est mon fils François ! De lui, je peux tout penser, mais ne veut rien entendre. Il n'avait su que répondre.

-Nous avons vécu toutes ces années grâce à lui, avait-elle insisté.

-Ton commerce ?

-Insuffisant pour nous deux.

Il avait tu sa rancune, s'était incliné de mauvaise grâce. Pourtant le souvenir glacial de la brusque visite montait en lui. Au chevet de Madeleine, étrangement mal à l'aise, il l'avait revu.

Elle, l'esquisse d'un sourire sur ses lèvres violettes. Lui, terriblement vieilli, s'était adressé à sa mère avec douceur, à son fils froidement. Etreignant sa mère, il avait tendu la main à François. Autour d'eux l'hôpital. Madeleine n'en finissait plus de mourir. Opération prometteuse, rayons brûlant sa peau, chimiothérapie, tombaient goutte à goutte sur leur espoir. Longtemps son amour de la vie l'avait soutenue, maintenue, retenue.

A présent, elle n'était plus. Le jour venu, il avait exécuté ses ordres avec automatisme. Cette force que le chagrin procure à défaut de courage, abrogeant dans l'instant toute sensation de peine.

-Que comptez-vous faire ? La question l'avait fouetté en plein visage. François désemparé après avoir scruté le visage en pleurs de Maria, avait opté pour la dispersion des cendres. Dépossédé du tombeau refuge, du mausolée que l'on fleurit, où les larmes sont permises sans retenue, il s'était senti lésé, en

quelque sorte frustré de ne pouvoir afficher sa peine, de ne pouvoir l'accrocher à du tangible, au vu de tous. L'abandon total, injuste et sans rémission, l'avait désarçonné. Et puis, il y avait ce doute qui naissait en lui. Lui avait-il montré combien il l'aimait ? Combien cet amour, cet amour immense qu'elle lui avait donné, inscrit en lui, résonnait toujours comme un écho. L'avait-elle entendu ? Elle, la mélomane, fervente des duos ?

*« Ne manque pas ta vie, avait-elle dit un jour. Tout ce qui n'est pas dit, tout ce qui n'est pas fait, roule comme une source et se perd au loin, au plus profond de l'eau. ».*

Ne l'aurait-il que murmuré, bredouillé peut-être ? Elle était passée si vite, trop vite dans sa vie débutante. Tant d'années restaient à cheminer sans elle ! Des heures qu'il aurait pu lui donner, alors qu'il n'avait fait que prendre, ignorant les remords qui ne naissent qu'après, ridiculement inutiles. Aussi encombrants que des chaises vides quand les invités sont partis.

\*\*\*\*\*

Désormais, il faudrait élaguer les souvenirs. N'en conserver que le meilleur pour y plonger à son aise. Sa mémoire s'adapterait, modifierait peu à peu les acteurs et les faits. Il garderait intacte l'image de Madeleine qui, par compassion, avait livré le message a posteriori. Impalpables et cependant ténus, les fils d'amour dont elle avait tissé sa vie, supporteraient l'épreuve.

Il ferma la maison... Derrière son silence vivaient trop de souffrances.

Amputant les collines, les virages aigus de la route tronçonnaient çà et là quelques sombres troupeaux de pins. La voiture roula sur l'ombre étendue du château surplombant la vallée pour louvoyer, à l'abri d'un berceau feuillu, jusqu'à la ville d'Alès. Sur les ondes, une voix s'élançait : *« Sempre libera. »* Miraculeuses, les notes bondissaient des vitres ouvertes pour atteindre le ciel, reculant les limites de l'impossible, confondant les oiseaux subitement muets. Il retrouva ce bien-être que la voix propageait en lui. *« Qui sait pourquoi la voix s'envole ? »* s'interrogeait autrefois Maria.

Aigus, suraigus étaient là, tentateurs, ouvrant un monde étrangement raffiné dont parlait Madeleine. *« Sans l'art que serions-nous ? »*. Et dans leur innocence, ils s'étonnaient.

*-L'art est un mystère ouvert sur l'infini, mes enfants. C'est une porte étroite que, seuls, nous ne pouvons franchir. Par l'émotion qu'il nous procure, nous nous évadons de nous-mêmes... Nous devinons notre âme. Un petit rire futé l'avait interrompue. –Nous retrouvons un monde que nous avons peut-être connu, oublié certainement mais qui perdure en nous infiniment comme une longue histoire.*

- Un retour aux sources ?

Elle avait approuvé d'un hochement de tête.

*-Quand nous communions avec l'artiste, François, le temps n'est plus. Elle avait ri. Il y a pause comme disent les enfants, et c'est la grâce.*

-Est-ce une forme de prière ? avait demandé Maria.

*-La prière est un exercice difficile, réservé aux initiés, dans le silence d'une cellule, l'isolement d'un cloître, sans distinction de religion. Elle avait souri avec indulgence. – Quant à nous, pauvres pêcheurs, nous avons l'art ! L'art sous toutes ses formes est notre béquie salutaire.*

-Que dirait notre bon curé, s'il t'entendait mettre l'art au même rang que la prière ! avait reproché la toute jeune fille. Madeleine n'éprouvait jamais le besoin de s'abriter derrière un autre pour se justifier. – *Détrompe-toi. Nous en avons parlé bien des fois. Il n'avait rien contre l'art. Il aimait la musique, et Mozart en particulier.*

Quand elle parlait ainsi, un sourire flottait sur son visage, ses pommettes rosissaient de plaisir. Elle était déjà d'un autre monde. – *Puisque tous les chemins mènent à Rome, me disait-il, suivez donc le vôtre, il vous mènera au ciel !*

\*\*\*\*\*

L'agent immobilier, auquel il remit la grande clef de sa demeure, promit d'évaluer le domaine et les meubles au plus tôt. François précisa qu'il tenait à conserver quelques objets. L'électrophone, les disques, les livres et le secrétaire n'étaient pas à vendre.

Il se refusa l'autoroute, préférant emprunter la route qu'elle aimait. Comme souvent, la flambée d'un soleil couchant incendiait la mer. A perte de vue, la Crau déployait son désert froissé de vent, traversé de galops blancs. La Camargue étendait ses salines entre les bras de la Méditerranée et ceux du Rhône. Un vol de flamands soulignait le soir d'une traînée rose. Au bout de sa route, l'attendait Marseille. La ville s'animait. La lueur des néons repoussait l'obscurité, reléguait les étoiles bien au-delà des regards, aux confins d'un ciel sombre. Assoiffé d'une coulée d'air frais, un ruisseau de flâneurs déversait sa nonchalance bavarde sur les trottoirs, où, bondissant des fenêtres ouvertes, de gros éclats de voix venaient s'écraser sur fond de musique orientale. François s'étourdit de relents d'iode, d'épices, de potasse, qu'alourdissait la chape de brume nocturne. Il savait qu'il lui faudrait des années pour guérir ses blessures.

## VI

Elle avait fixé leur rendez-vous à quinze précises, arriva un quart d'heure plus tard, un ravissant sourire en guise d'excuse.

-Monsieur Duval ? Charlotte Boulin ! annonça-t-elle la main tendue. Je vous attendais au vingt-quatre. Je viens de m'apercevoir que c'était au vingt-six.

Sans plus attendre, légère, elle le précéda, disparut dans l'obscur fraîcheur du couloir pour appeler l'ascenseur, sans succès.

-Un peu d'exercice ? proposa son accent charmant. Il est certainement coincé quelque part.

De bonne humeur, il la contemplait, comme une apparition. Casquée de courtes boucles rousses, elle portait un tailleur blanc, des sandales plates. Il s'adonna avec plaisir au jeu de son adolescence, la comparant à une majuscule. De celles que l'on trace à la plume sergent-major. Avec application Un bout de langue rose entre les incisives. Elancée, comme un L, se dit-il. Tout en grâce. Dépourvue de pleins mais uniquement composée de déliés en envolées gracieuses. Lorsqu'elle retira ses lunettes de soleil, il reçut comme un choc. Deux immenses prunelles à dominante grise dévoraient son visage. A bien y réfléchir, il appuierait sa plume au creux roux de ses boucles, au dru des cils qui bordaient son regard comme un écrin soyeux. Là, se trouvaient les pleins !

a suivre

## A MOTS COUVERTS épisode 7

Encouragée par son sourire, elle ajouta précipitamment qu'elle avait horreur de ces petites boîtes, et s'élança dans l'ascension de l'escalier et dans la description des habitués de l'immeuble. Sous le charme, il la suivit.

Au troisième étage, le souffle court, elle se tut.

Profitant de cette accalmie, il s'arrêta quelques marches plus bas, comparant le fuselage de ses mollets à deux petits pains blancs dorés à souhait. Son regard,

Sur remonta, charmé, jusqu'à ses lèvres...Il l'imagina le corps nu, abandonné au soleil. Sur le palier du quatrième, quelques gouttelettes irisaient son front. Plantant ses yeux de fumée au plus tranchant de son regard :

-Dieu que c'est haut ! dit-elle avec un petit rire roucoulé.

Il la contemplait, fasciné par l'étrangeté de son visage qui semblait n'avoir été créé que pour ses yeux. Des yeux démesurément larges, frangés de longs cils sombres, ne laissant place à rien d'autre. Le nez était retroussé, la bouche menue, gourmande, ouverte sur des dents minuscules. Coupant l'examen, moqueuse elle s'exclama : Vous êtes essoufflé, vous aussi ! Avouez-le !

Sur cette remarque, ignorant la réponse, elle le précéda dans l'appartement. Vaste et clair, il lui parut beau encore. Vu du grand balcon, le ciel chauffé à blanc décolorait le miroir du port que traversait nonchalamment le ferry-boat sous la vigilance de la Bonne-Mère. Face à eux, s'alignaient l'ancienne Criée devenue théâtre, le Bar de la Marine, cher à Pagnol, et toujours cette flotille de voiliers désespérément tendue vers le départ.

-C'est somptueux. On voit la vie différemment d'ici ! Ne trouvez-vous pas ?

Accoudée à la rambarde de pierre, elle avait posé son meilleur profil contre le ciel, s'offrant comme une friandise à l'envie bleue de son regard. Sans fard, excepté l'eye-liner dont elle avait longuement souligné ses yeux. Il y eut un court silence qu'il mit à profit pour la passer en revue, étonné de cette houle sensuelle qui le poussait vers elle, comme captivé par l'incendie de ses boucles qui crépitaient de mille feux. L'insistance de l'examen ne parut pas la choquer, elle ignorait la douleur d'être laide. A vrai dire, consciente de l'admiration qu'elle suscitait, elle en jouissait, cependant prise au dépourvu par cette

multitude de frissons comme allumés par des doigts invisibles qui glissaient sur sa peau.

-Pardonnez-moi, finit-il par articuler, mordant un léger sourire. J'ai l'impression de vous avoir rencontrée. Où ? Je ne sais, mais...

-Rien d'étonnant, l'interrompit-elle en haussant un sourcil. Je ressemble à tout le monde !

La baie vitrée qu'elle referma avec force, stoppa net les bruits de la rue.

-Viendrez-vous à l'agence ? demanda-t-elle, fleurissant sa question d'un petit air narquois.

Enchanté à l'idée de la suivre, il accepta, immédiatement remercié d'un battement de cils.

\*\*\*\*\*

Derrière un bureau métallique, sa voix mélodieuse détailla la superficie de l'appartement, la complexité des charges, les taxes et autres frais de notaire. Charmé par la richesse du timbre, la souplesse de l'envolée ponctuant chaque phrase, ignorant le texte, il se délecta de la mélodie. Seule la musique importait. Cascatelle moqueuse, son rire, au vu de son air absent, le fouetta en plein visage. Alors, sans se soucier de l'inconvenance de sa requête, et sans envisager l'ombre d'un refus, il l'invita.

D'étonnement, l'œil gris eut un soupçon d'orage qu'un sourire apaisa.

-Bien que cela ne fasse pas partie de mes attributions et encore moins de mes habitudes, cher Monsieur, j'accepterais volontiers, dit-elle, le buste en avant. Mais ce soir, hélas, il m'est impossible de me libérer.

Il adoucit l'acier de ses prunelles, joua l'irrésistible de sa moue, sans l'attendri. Il rajouta la dévotion. – Demain ?

-D'accord, chantonna-t-elle.

Et comme on accorde une grâce, le dévisageant sans retenue, elle s'enquit du lieu. Le petit port de Cassis lui convenait. Sur le pas de la porte, il ne touchait plus terre, s'arrachait à regret du fascinant visage, lorsqu'elle émit ce curieux

roucoulement de colombe qui le comblait : Mais, cher Monsieur, vous n'avez rien signé !

Nullement confus, heureux de s'attarder, alors qu'il saisissait le stylo encore chaud de ses doigts, l'intrusion d'un jeune homme brisa l'harmonieux climat qui s'installait entre eux.

-Charlotte, dit-il familièrement, Monsieur Germain attend.

François eut un sursaut d'humeur. Comment le désir qu'il sentait monter en lui n'était-il capable de faire disparaître l'intrus ?

L'œil malicieux de la jeune femme le força à sourire. Il se reprit. Aucun motif valable ne lui permettait de prolonger leur tête-à-tête.

\*\*\*\*\*

Habitué du café restaurant près de son cabinet, il refusa de s'y rendre. L'ambiance cordiale, les amis charmants, les filles faciles, ce soir ne l'intéressaient pas. Il éprouvait l'envie étrange d'être seul. Témoin solitaire de ce bonheur tout neuf qui grandissait en lui, il le savourerait à sa guise. Sitôt chez lui, il se traita d'idiot, prit une douche froide, opta pour le roman à la mode sur fond d'opéra. L'amour étant d'actualité, il choisit parmi ses nombreux CD celui de Carmen. Cadeau de Camille ! Elle aimait Bizet, il préférait Verdi, Puccini, Bellini. Ils s'étaient souvent chamaillés à ce propos. Il eut envie d'en rire. Était-ce le seul souvenir qu'il garderait de leur liaison ? Ce soir, l'attrait de cette autre jeune femme, inconnue hier encore, l'envahissait. Il était le brusque sursaut qui réveille du cauchemar.

Immuable de lenteur, la journée du lendemain s'encombra pourtant de coups de fil de carrossiers contrariés, d'expertises urgentes, de rendez-vous habituels. Vers dix-sept heures, le téléphone sonna. Brûlant d'impatience, son cœur prit des allures de TGV. Un sombre pressentiment l'agressa. Allait-elle se décommander ? Plus rapide que l'éclair, il la vit s'éloigner comme une périssoire glissant au fil de l'eau pour, aussitôt, se refuser l'image. Navrée du contretemps, la voix charmante présentait des excuses. Déçu, n'osant renouveler son invitation, il espérait encore... A l'autre bout du fil...l'attente... Alors il avoua son regret. A cet instant précis, une cassure se produisit. Il eut l'impression que Charlotte ne chantait plus. Un lamento pour au revoir, suivi du

chœur final : deux notes...Celles du signal occupé. Elle avait raccroché. Gorge nouée, il s'acharné sur l'appareil couleur de ses prunelles. Subitement son bonheur s'effondrait. Château de cartes hâtivement construit, il en regrettait la fragilité et s'étonnait surtout de cette fougue inhabituelle qu'il avait ressentie. Il pensa avoir éprouvé le coup de foudre, évoqué par certains et dont il avait ri. A tort, se reprocha-t-il. La soirée s'annonçait morne, soudainement dépourvue d'intérêt. Pourtant comparable à tant d'autres. Habituelle pause face au verre d'alcool, sourires sans joie, façade des visages aux barrières des cœurs hermétiquement clos. Entre la rituelle comédie et la réalité de l'appartement solitaire, il hésita. Au hasard des rues, sous des halos de néons froids, il but plus que de soif. Refusant les avances pulpeuses d'une brune aux yeux verts, les œillades insistantes d'une adolescente trop fardée, il s'en alla retrouver Zoé. Boule de soie chaude, affamée de caresses, somnolente d'attente et d'ennui au pied de son lit. Le répondeur était saturé de messages qu'il annula sans les lire.

Tant mal que bien, les jours suivants, il abîma sa déception dans un travail acharné, s'évita durant la journée de penser à Charlotte. Réinstallé dans l'inconfort de sa monotonie quotidienne avec une tristesse accrue, il se surprit à refuser la fadeur des jours à venir. Et le soir revenu, lorsqu'il faisait le décompte de ses amours décevantes, de ses brefs moments de bonheur, une idée l'obsédait. C'était lancinant comme une rengaine, de celles qui courent les bals d'été, saturent les ondes, bercent vos soirées, vous éveillent aux premiers rayons de l'aurore. C'était entêtant comme un parfum trop lourd qui colle à la peau, simple comme un premier rayon qui traverse l'orage. Elle était celle dont il avait toujours imaginé les formes, celle qu'il attendait. C'était LA femme.

Enfin, l'agence immobilière le pria de se présenter un soir chez Maître Roulet. Sa tenue plus soignée que d'ordinaire, il s'accorda l'espoir fou de la revoir, tout en s'interdisant d'y croire. L'étroite salle d'attente s'illumina. Charlotte le gratifia d'un sourire en camaïeu de ses yeux qu'un soupçon de mauve cernait. Il l'enroba d'un regard de tendresse, éprouvant le même plaisir de l'œil et du cœur confondu, accepta comme un cadeau sa petite main franchement tendue. Sentant fondre en lui tout sentiment de rancune, il dut réprimer le besoin aussi fou que soudain d'emprisonner de ses bras ce corps souple dont il rêvait.

A suivre ...

## A MOTS COUVERTS épisode 8

Il fut convenu que l'achat se ferait dans les six mois à venir. Laps de temps lui permettant la vente de son bien ou l'éventuelle obtention d'un prêt bancaire. François écouta d'une oreille distraite.

Rue Paradis, quand le vent d'est souleva le plissé de sa jupe de lin, la sentant frissonner, il proposa un café-crème, qu'elle accepta. Un guéridon de marbre blanc entre eux, il put la contempler à sa guise, heureux de la sentir si proche.

- Je vous dois une explication François, dit-elle d'une voix teintée d'anxiété. Un haussement d'épaules lui répondit. -Si, si, je veux être franche avec vous. Elle planta ses yeux clairs au plus tendre des siens, esquissa un triste sourire avant de poursuivre. – Je vis actuellement une période difficile.

Sa voix brisée se fit torture, le blessant involontairement de mots acérés.

– Je perds, un peu chaque jour, un être cher, avoua-t-elle. Un homme à qui je dois beaucoup.

La sensation d'être volé l'emporta sur la compassion. Il exigea davantage. Elle en avait trop dit. Encouragée, Charlotte se perdit en détails. Ils s'étaient aimés. Du fond de sa peine, le cœur défait, elle se dévoilait sans retenue. Lui, tendait ses lèvres avides vers ce calice amer. Il la suivait dans cette portion de vie dont il ignorait tout, qu'elle ouvrait pour lui comme un cahier secret. Les silences posaient des blancs sur des mots qu'il ne devait pas entendre, des confidences qu'elle taisait encore, à l'abri de soupirs.

-Deux années, regrettait-elle.

Née de l'amour de cet homme, elle avouait avoir terriblement souffert de sa rupture sans explications. Tout à sa jalousie, François buvait ses paroles.

- Je pensais être délaissée pour une autre, avoua-t-elle tristement.

Partageant sa confusion, il rougit de sa méprise au su de la vérité. Malade, il n'avait pas révélé la gravité de son cas. Après de longs mois de lutte, il avait paru se rétablir lentement. Elle avait consacré le plus clair de son temps au travail, espacé ses visites, qu'elle devinait source de gêne. Terriblement vieilli, il supportait mal les ravages de la maladie.

François apprit avec délices que, désormais, la tendresse effaçait la passion, seule une grande affection les unissait. Poussée par sa franchise habituelle, elle évoqua leur rencontre.

-Vous m'avez terriblement plu, avoua-t-elle, mais je n'étais pas libre moralement. Le soir de notre rendez-vous, j'ai dû me rendre à l'hôpital. Il venait d'être admis aux urgences.

Le cœur au bout des doigts, François broyait ses mains entre les siennes. Les yeux rivés au gris troublé des siens, il l'écoutait, avec le fol espoir d'en extraire cette peine, pour la retrouver telle qu'il l'avait connue. Telle qu'il la désirait. Enjouée, belle, toujours plus belle au rythme de son amour. Alors qu'elle s'insurgeait contre le sort, il l'enveloppait de tendresse, cueillant chaque détail de son visage comme autant de petits bonheurs dont il se nourrirait plus tard.

-Je pourrais vous aider, proposa-t-il.

Secouant la tête, elle refusa. – Nous nous reverrons, François, je vous le promets, affirma-t-elle d'une voix cajoleuse au vu de sa déception. Face à son mutisme, jouant des cils, elle implora : -N'est-ce pas ?

Promesse d'avenir, sur le dos de sa main, un baiser répondit à sa prière. Brusquement rassurée, elle tendit sa bouche qu'il baisa tout d'abord avec délicatesse. Autour d'eux, superflu, le décor s'effondrait. Poussé par le désir, il força ses lèvres douces, savoura, sans résistance, la rondeur de sa langue. Peu à peu, les bruits s'estompèrent. Ils étaient seuls. Seuls, pris de vertige et la tête en feu. Avec, à fleur de peau, des besoins de caresses, prêtes à être reçues, prêtes à être cueillies sur une mélodie usée, vieille comme le monde, et pourtant née pour eux. Une envolée de notes folles qu'aucune partition n'a jamais assagies. Balbutiement de source éblouie par le jour, neuve de tout regard sous un ciel pur de tout nuage.

Elle, offerte, parcourue de frissons sur sa peau attentive, aussi légers qu'une brise estivale sur le dos fiévreux des collines.

Lui, des envies douces au bout des doigts et de violents besoins de mâle amoureux dans les veines, difficiles à maîtriser.

Comme l'eau se retire sur la plage, l'extase fit de même, et François, impuissant, ne put la retenir. Charlotte ouvrit les yeux, sa montre évoqua des impératifs, des rendez-vous, des servitudes. Une multitude de petits riens, inutiles fardeaux encombrant la vie. Le charme était rompu. Accoudés au comptoir, des hommes parlaient haut. Le guéridon entre eux était de marbre terne, taché de marques rondes, usé d'avoir servi. Au fond de leur tasse, un reste de café froid...

Il s'inclina, le corps déçu et le cœur débordant de regrets. Tous deux, sur le trottoir mouillé de bruine, se dévoraient des yeux.

-Vous êtes dangereusement délicieuse, dit-il le plus sérieusement du monde.

-J'avais envie d'être embrassée, avoua-t-elle d'un trait, comme une excuse.

Avant de le quitter, elle s'offrit une nouvelle fois au lent passage de son regard, savoura, étonnée, le trouble nouveau qui la parcourait toute. C'était étrangement bon, cette façon de la contempler. Jamais, elle n'avait éprouvé cette sensation d'exister pleinement. Remplie à ras bord du simple bonheur d'être, pensa-t-elle. En quelque sorte inondée de joie. Comme une fleur s'éveille aux rayons du soleil, au sortir de l'hiver.

-François, demanda-t-elle, promettez de me regarder toujours ainsi.

Avec un pincement au cœur, il la vit s'éloigner, fendre la foule anonyme qui, sitôt refermée, comme une vague sombre l'absorba. Une partie de lui s'efforça de la suivre, follement accrochée au sillage cuivré de sa chevelure. Quand elle disparut, il se recomposa. Douloureusement seul. Bousculé par l'heure tardive vidant de leurs troupes blafardes bureaux et magasins.

## VII

François patienta deux mois.

Deux mois interminables dont la lenteur le rendait agressif.

Emporté sans raison, il surprit son entourage. Camille, rencontrée par hasard, eut droit à quelques explications. Éprouvant l'envie folle d'être aimé, persuadé d'avoir reconnu l'autre partie de lui-même, l'injustice de la situation le révoltait

un jour, alors que son impuissance et la peur d'attendre en vain, l'accablaient le lendemain. Inespéré et si proche, ce bonheur le désolait d'impossibilité.

Maria, offusquée de tant d'impatience, reçut quelques confidences. Bouillant d'indignation, il se surprenait à désirer la mort. Non la sienne, mais celle de l'autre pour lequel Charlotte le délaissait, lui paraissait comme l'issue finale et salutaire à leur bonheur. Il s'abîmait alors dans de troubles désirs et, pour finir, se retrouvait honteux d'être ainsi plein de vie, amoureux comme un jeune homme, aussi violent qu'un orage d'été.

Pour détendre son frère, Maria osa une annonce :

-Jean et Andréa sont ravis ! Une deux CV pour l'un et un vélo pour l'autre.

-Pas de projets personnels ? demanda-t-il.

Elle soupira, face à l'immensité de ses désirs inavouables. -Non, dit-elle simplement. Le bonheur me suffit.

-Il est temps que tu vives un peu, soeur, la gronda-t-il gentiment. Que tu penses à toi. Madeleine disait toujours que tu étais trop sage !

Son teint s'illumina, ses prunelles eurent un éclair d'intérêt. Elle écrasa sa cigarette dans le cendrier de cristal devant elle, sans hâte, selon son habitude. -Grand-my ! dit-elle le plus naturellement du monde. J'ai eu de ses nouvelles.

-Rencontrée au marché ?

Elle sourit à la boutade habituelle, secoua la tête en signe de négation. Lors d'une séance, dit-elle, baissant la voix. Lundi dernier, tu sais bien....

-Toujours ces diableries ?

Cette fois, elle ignora la question, prit une large aspiration pour annoncer : Lors d'un message, elle a parlé de toi. Elle sait ... que tu as trouvé sa lettre. Que nous vendons la maison.

-Sans plus ? questionna-t-il, non sans ironie.

Maria avait décidé de faire durer son plaisir. - Parfait dit-elle comme pour elle-même, à sa gorgée de café. A suivre ...

-Sans plus ? insista François.

-Quelques mots sur Edgar. Une nouveauté dans ta vie...Une rencontre...féminine bien entendu.

-C'est exact lâcha-t-il, quelque peu surpris. La tasse que Maria portait à ses lèvres, resta un instant en arrêt. – Petit cachottier ! s'exclama-t-elle en la reposant. Il faut donc que je l'apprenne par elle ! Comme autrefois.

-Tu sauras tout en temps voulu, promit-il avec un sourire.

Elle le couva d'un regard gourmand, avant d'éclater de rire. C'était bon de l'entendre rire, comme une halte fraîche sous l'arche des grands platanes, en plein cours Belsunce au mois d'août. Il succomba à la contagion.

-François, dit Maria redevenue sérieuse, j'ai crainit que tu ne m'en veuilles atrocement, au sujet de la lettre. Mais j'avais promis, juré à Grand-my de ne jamais t'en parler. Face au silence de son frère elle s'enhardit. -

Elle espérait que tu ne la trouves pas.

-Pourquoi ne pas l'avoir détruite alors ? reprocha-t-il.

-Trahir la confiance de ta mère ?

Son regard d'acier la transperça : - Cette autre femme, demanda-t-il, l'as-tu connue ?

Un petit mouvement de tête signifiait la négation. Hésitante, postée au bord de son silence, comme un oisillon prêt à s'envoler, elle se perdit un instant dans ses pensées et finit par conclure qu'il était temps. Ils étaient deux adultes. Alors, elle se lança, avouant ce qu'elle avait toujours tenu secret, brusquement comme on pose, à bout de forces, une charge trop lourde. Son aversion pour son père. Cette répugnance qu'elle avait éprouvée à son égard, qu'elle avait repoussée de toutes ses forces et qu'il lui avait fallu taire, elle la lui livrait à petits mots précis. A petits mots brûlants qui glissaient de sa bouche et lui blessaient les lèvres. Cette répulsion qui la forçait à essuyer sa joue, de crainte que l'empreinte de ses lèvres n'y restât, était toujours aussi cuisante. Son

impuissance à combattre cette haine éprouvée, tenue au plus secret du cœur, l'avait tour à tour remplie de honte, meurtrie, déconcertée, accablée.

A présent, disait-elle, son aveu l'apaisait. Ils étaient deux à en porter le poids.

-J'aurais tant voulu qu'il soit différent ! Tout en lui me donnait la nausée. Et l'entourant d'un regard aimant, débordant d'admiration confuse : Tu ne lui ressembles pas, dit-elle comme pour se rassurer. Et, forte de cette constatation : Je ne l'aurais pas supporté.

François voulut en savoir davantage. Il demanda, tout d'abord, exigea ensuite des détails sur la mort de sa mère. Maria réitéra son ignorance, sa confiance sans bornes à Madeleine. – J'étais alors bien jeune François. Leur couple traversait des épreuves. Il n'a jamais été fidèle, ta mère en a souffert, comme la mienne avant-elle !

\*\*\*\*\*

Enfin la maison cévenole se vendit. Contre toute attente, la blessure du cœur plus légère que prévue, ne fut pas douloureuse. Sans tarder, il prévint l'agence immobilière, tout à l'idée d'entendre la voix de Charlotte.

Mademoiselle Boulin était absente pour quelques jours.

Quinze jours plus tard, alors que le mistral bousculait le ciel marseillais, il la retrouva frileusement serrée dans un manteau sombre. Un sourire contraint mais cependant heureux de le revoir, éclairait son visage. Contrairement aux habitudes, Maître Roulet les reçut aussitôt. L'acte rapidement signé, François s'étonna de l'absence du vendeur. Charlotte tenta d'effacer d'un sourire cette question. Troublée, elle rejeta brusquement une boucle trop longue qui dansait sur son front.

-Le vendeur hospitalisé ne peut se déplacer, précisa le notaire. Se tournant vers Charlotte, il crut bon d'ajouter : Je pensais que Mademoiselle Boulin vous avait prévenu.

Rue Paradis, d'autorité, il prit son bras. L'atmosphère du café les déroba aux bourrasques. Sous un nuage de fumée, le guéridon les espérait. Docilement, elle obtempéra à ses questions. – Je reconnais mes torts, François. J'aurais dû vous avertir mais... Elle eut une hésitation, mordilla sa lèvre inférieure une

fraction de seconde et se décida à poursuivre : - A vrai dire, je n'ai pas osé. Cet appartement était à Antoine. L'ami dont je vous ai parlé.

Inquiète, elle l'interrogeait d'un regard plein d'attente, avant de poursuivre : - En vous dévoilant la vérité, et connaissant votre... Une nouvelle fois, elle chercha les mots justes. – Votre intérêt pour moi, j'ai craint que vous n'annuliez l'achat. Repentie, elle baissait les paupières. - Me pardonneriez-vous ? osa-t-elle, d'une petite voix décolorée.

Incapable d'en supporter davantage, il posa la question qui pesait sur son cœur : -Avez-vous vécu dans cet appartement avec lui ?

-Non, répondit-elle simplement.

La poigne qui l'étranglait se desserra. Dans l'instant il respira mieux. Son regard métallique, aussitôt adouci, brilla d'une lueur d'intérêt. Celui de Charlotte, devenu léger, se livra sans défense. La voyant muette soudain, il proposa d'un ton feutré : - -Je voudrais tellement. Pourrons-nous nous revoir ces jours-ci ?

Elle répondit en parlant d'autre chose. Il insista, la priant du regard. Sa petite main s'envola des siennes, ébaucha un signe d'ignorance pour revenir délicatement se nicher au creux chaud de ses doigts. – Je voudrais tellement, j'essaierai, promit-elle sincère.

Le décor disparut. Les conversations autour d'eux s'affaissèrent, l'air se remplit de folie douce, leurs regards se prirent. Le cœur en chamade, elle ferma les yeux pour mieux jouir de cet instant, tendit ses lèvres qu'il goûta avidement. Et le charme opéra une nouvelle fois. Le vide autour d'eux s'emplit de vertiges, de désirs novateurs, de frissons inédits. Ils éprouvèrent la folle certitude d'être faits l'un pour l'autre, subitement corsée de ce goût défendu des choses interdites. -Une nouvelle envie ? murmura-t-il avec une raillerie tendre.

Et, comme chaque fois, la rue froide s'épaissit de son absence après qu'elle eut un adorable signe de la main en guise d'au revoir. Il était seul, les mains vides, et déjà le cœur en attente.

Refusant toute prolongation, octobre effritait la saison. De longs nuages blancs tachaient le bleu sombre du ciel. Les couleurs mortes des néons se baignaient dans le miroir du port. Au large, l'écume des vagues s'entraînait inlassablement

à sauter les digues, tandis qu'indifférents, de grands bateaux blancs glissaient nonchalamment vers l'horizon.

\*\*\*\*\*

Pour occuper son impatience, François prépara leur rencontre. Tout d'abord, il imagina Charlotte à ses côtés. Présence aussi impalpable qu'inefficace . Il se résolut à consulter Maria. Elle accorda son aide.

Tendu de gris, désormais sa couleur favorite, le salon accueillit un canapé de cuir noir, pour valoriser le laiteux de son teint. La trame rousse du tapis rappelait sa toison. La salle de bain, pourvue d'une escouade de petits tiroirs attendant l'encombrement de ses objets personnels, surprit sa sœur. La terrasse aux fauteuils d'osier déborderait de fleurs le printemps venu. Rêvant de sa nudité pâle, il osa un grand lit japonais.

-Elle doit être formidable, dit simplement Maria. J'espère bien la connaître un jour.

-Tout simplement délicieuse, avoua-t-il avec passion.

Ils étaient tout deux accoudés au balcon, face au port, la nuit descendait lentement tandis que Marseille éclairait ses ruelles, ses avenues, ses boulevards à grands coups de lanternes. Derrière eux, une voix passionnée s'élançait à l'assaut des étoiles. Instrument aux immenses richesses, docile à sa volonté, que la diva conduisait comme un violon sous les doigts d'un virtuose. –Callas ne jouait pas, dit Maria comme pour elle-même. Elle était Norma, Tosca, Violetta.

François se mordillait les lèvres, une autre femme tout aussi passionnée assaillait ses pensées. -Je la préférerais morte en douceur, avoua-t-il tout bas. Le suicide m'effraie. C'est à la fois lâche et terriblement courageux.

-Nous le portons en nous comme une délivrance, dit Maria.

Il prit la main de sa sœur, la serra avec force.

– Et puis, je ne peux m'empêcher de lui en vouloir.

-Grand-my le redoutait.

A suivre.....

## **A MOTS COUVERTS   épisode n° 10**

Alors, dans ce décor ivre de sa présence, s'installèrent le doute, l'inutilité de sa quête, l'improbabilité de ce bonheur. La réalité envahissait François. Lancinante tourmente sclérosant le répit de ses nuits. Mais son attente, forte de tant de soins, riche de tant d'amour, se déchira un matin sous la cisaille de la sonnerie espérée. Sans détour, elle s'invita. Tout à sa joie, il lui laissa le choix du lieu de leur rencontre. Comblant ses vœux, elle accepta son hom où tout la désirait.

Ce soir-là, un pantalon de laine blanche allongeait à plaisir sa ligne d'éphèbe, et ses pommettes, fardées de rose, avivaient joliment la brume de ses yeux. Elle avait laissé pousser ses cheveux. A chaque mouvement de tête, une drôle de queue-de-cheval balayait ses épaules de cette couleur rousse affectionnée des peintres italiens.

Charlotte trouva son goût exquis. D'une féminité évidente, il ne la heurta pas. Elle était directe, volubile, enthousiaste. -Vous vivez seul ?

Il était secret, attentif. –Aussi libre que l'air, répondit-il.

Le repas que le traiteur livra, la surprit. Elle le supposait excellent cuisinier.

Comme chaque fois, échappé de ses lèvres, son prénom l'étonna. Il se parait d'une saveur nouvelle. Reconnaisant son penchant pour l'art culinaire, il précisa qu'il aimait se mettre à l'œuvre pour le plaisir d'amis qu'il recevait parfois.

-Croyez-vous en l'amitié entre les sexes ? demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

Quelques amitiés féminines le distrayaient, l'en convint. Elle déclara n'avoir jamais pu entretenir de relations amicales avec un homme sans être immanquablement déçue par la tournure que prenait la situation.

-Nous ne serons jamais amis, promit-il, accompagnant sa déclaration d'un large sourire, immédiatement remercié d'un long regard de fumée soyeuse.

Sa voix se teinta de mélancolie, elle ferma les paupières sur un léger sourire. Non, François, je souffrirais d'être votre amie. Je préfère le premier rôle à celui de confidente, si beau soit-il !

Il prit un air qui se voulait sévère. – Il existe dans le répertoire de beaux seconds rôles. Voyez ...

-Très peu pour moi, le coupa-t-elle avec une mine offensée, immédiatement démentie par son rire de colombe.

De crainte d'endeuiller leur soirée, il évita de la questionner, conscient de la fragilité de cette gaieté qu'elle affichait. Pourtant, tout en lui réclamait.

Après le repas, sa blanche silhouette tranchant le noir du canapé, elle fuma. Lui, assis à même le sol, l'écouta parler tandis qu'excitant son attente, elle effleurait du bout des doigts son visage, agaçant l'ourlet de ses lèvres. La dernière bouffée envolée, à bout de patience, il la souleva pour la déposer, la chair en émoi, sur le grand lit.

Sous la hâte brûlante de ses baisers, refusant ses mains maladroites, Charlotte découvrit le nacré de sa peau, sa taille soulignée de hanches trop plates, le minuscule bourgeon rose rehaussant ses seins d'adolescente. Tout l'enchantait. Elle était chaude, douce, délicieusement parfumée. De sa fourrure noire, émergea sa verge tendue qu'elle accueillit délicatement, comme une fleur fragile, au plus secret de son plaisir.

Leur première étreinte, tellement attendue, eut la fureur d'un ouragan. Virile, forte, attentive, Charlotte prévint ses désirs. L'errance de ses lèvres audacieuses, sur sa peau mate, fut parsemée de longues haltes, parcourue de doux frissons. Ils cheminèrent ainsi, propulsés toujours plus loin, poursuivant une course avide de plages encore vierges, chaudes de leurs folies.

Enfin, tandis que l'aube lâchait mille rayons à l'assaut des balcons, dans le recueillement de leur chair assouvie, étroitement liés, ils s'engloutirent au noir d'un lourd sommeil.

Eveillé le premier, François, démêlant à regret leurs membres enlacés, s'attendrit au roux d'un frison sur sa nuque, effleura de légers baisers l'échine souple de ce corps impudique dont la peau satinée le ravissait.

Noyée dans cheveux, absente dans un rêve qui la faisait sourire, Charlotte offerte à sa merci, dormait nue dans le désordre des draps froissés.

Dans la cuisine, un plateau guettait l'aubaine d'un sourire. Il ne fut pas déçu. Un délicieux étonnement salua les toasts beurrés et la gelée de fraises, en aplat sur sa lèvre gourmande, vermillonna son matin. Charlotte but son thé à petites gorgées, adossée aux coussins qu'elle avait amassés dans son dos, les paupières mi-closes encore tout étourdies de leur courte nuit.

-J'ai supposé à tort que tu fardais tes cils François, dit-elle, entre deux bouchées, plissant les paupières pour forcer sa vue. Ils sont si fournis qu'ils me rendent jalouse.

Il l'excusa de sa méprise, déclencha son rire à la proposition de les tailler court pour éviter toute méprise.

-Non, dit-elle fermement. Je te l'interdis !

D'un bond il la rejoignit, interrompant le déjeuner. Elle se laissa caresser avec la grâce d'une statue offerte à sa convoitise. D'un doigt méticuleux, il fit l'inventaire de ses seins hardis, de sa peau laiteuse, à leur tour ses lèvres prirent le relais. Il baisa longuement ses paupières, respira son odeur chaude de femme comblée et soupira d'aise.

-Je t'aime, avoua-t-il tout bas comme pour lui-même avant de se lever.

Elle fit de même, vint se coller au dos nu de François, l'entourant de ses bras pour épouser ses formes. Desserrant l'étreinte, il se retourna, la serra contre lui à l'étouffer pour happer sa bouche. D'une main ferme il releva son petit menton, plongeant son aveu dans cette clarté grise qui s'offrait à lui sans retenue, comme une porte grande ouverte.

-J'ai été captivé par ta voix, avoua-t-il. Tes cheveux, ton allure, m'ont séduit. Par la suite, tu m'as offert tes yeux. Impossible alors de résister. C'était trop. Il se tut, sur ses gardes, regrettant presque ses confidences. Malgré lui, sa question partit : - Toi ? questionna-t-il.

Elle eut ce rire clair qui grelotta jusqu'au plafond. Ses lèvres hésitèrent un instant à livrer leur message. -Tout ! dit-elle avec malice.

Sur le seuil de la porte, malade de la laisser partir, il se saoula de l'odeur de son cou, vola goulûment un baiser, savoura la douceur de ses lèvres. La retenant contre lui, il exigea une seconde nuit, qu'elle accorda.

Vaincu, il la libéra, suivit l'éclair blanc de sa fuite et retrouva l'obscur de sa solitude. Elle était venue... Repartait...Un peu plus chatte.. Un rien plus femme, peut-être. Emplie du bonheur d'être, lui semblait-il.

A l'instant, la radio annonça un extrait de La Traviata, Alfredo, recevant la lettre de rupture de Violetta, s'effondrait dans les bras de son père. Il coupa net les lamentations. Alors, pour chasser son angoisse, il projeta la confection d'un pain de poisson nappé de sauce aurore où rosiraient à plaisir, sur un lit de cresson, pour l'amour de Charlotte, quelques écrevisses éparses.

C'est en sortant de la salle de bains que le cueillit, en plein délire, le glas du téléphone. C'était Charlotte. Sans timbre. A la limite de l'audible.

-François...tremblait la voix chère. Antoine est mort cette nuit... J'ai trouvé le message de l'hôpital en rentrant.

Rendu muet par la stupeur, il ne trouva aucun mot pour la reconforter. Le silence s'étirait, long trait d'union fragile, prêt à se rompre. –Je voudrais t'aider, parvint-il à dire.

-Merci, murmura-t-elle, étouffant un sanglot. Aujourd'hui, je n'irai pas au bureau. Les formalités...

-A demain ? ne put-il s'empêcher d'implorer.

-Non... Après-demain auront lieu les obsèques. François... La voix s'affermir. Charlotte hésitait. – Il me faudra du temps pour oublier ma faute.

-Ta faute ? réagit-il violemment.

-Ma précipitation... Je n'ai pas été là, alors que j'aurais dû... Poursuivre l'accablait.

L'imprévu le plongea hors du temps. Il lui semblait revivre l'un de ses cauchemars d'enfant. Lorsque, perdu, il ne retrouvait pas sa route.

-Comprends-tu ? -Je n'ai rien à comprendre, s'entendit-il répondre.

Soudain, deux notes monotones meublèrent le vide... Elle avait raccroché.

A suivre.....

## A MOTS COUVERTS épisode n° 11

Peine et colère se cognèrent au noir du canapé creusé de son empreinte, heurtèrent le pouf, témoin de ses pieds nus. Une décharge le transperça, le forçant à s'asseoir.

Objet de son culte désormais établi, le lit immense envahissait l'espace. Et de l'espace hurlait l'absence. De nouveau l'absence était là, comme un oiseau géant obscurcissant le ciel. Il fallait tenir jusqu'à son retour. Il savait qu'elle reviendrait. Il fallait attendre le pas nonchalant de ce bonheur qui lui était dû, qui la ramènerait vers lui, poussée par ce besoin réciproque qui les unissait.

### VIII

En son printemps tardif, drapée de vapeur grise, la ville dissoute comme une aquarelle de Turner, n'était que le reflet de l'âme de François. Aux branches des platanes s'alanguissaient encore quelques notes d'hiver, retardant les bourgeons, fraîchissant les soirées, pâlisant les aurores. Quant au retour de Charlotte, il était l'illusion délicieuse dont il berçait ses rêves. Et, comme autrefois Madeleine, il inondait sa peine de musique. Callas, depuis longtemps, n'était plus la seule diva. D'autres voix, d'autres prouesses le comblaient de leurs élans sonores.

Zoé fuyait, au plus fort de l'action, mettre à l'abri à l'abri ses oreilles agressées de trémolos, fustigées de trilles plus aigues que la pointe d'un stylet dont François se délectait.

Parfois, un monde se mettait à bruire. Tapi dans sa mémoire proche et lointain à la fois. Un univers feutré d'excuses en sourdine, de sourires discrets implorant des pardons pour se frayer passage. Un théâtre vêtu de rouge, rehaussé d'argent, aux rideaux frangés d'or, aux fauteuils veloutés de cramoisi. L'opéra. Lieu magique que le soir leur ouvrait sur la pointe des pieds. Là, dans le recueillement d'une demi-pénombre, le souffle suspendu, ils s'évadaient sur des galops de cuivres, des sanglots de violons, des éclats de cymbales. Les soupirs meurtris de la harpe ruisselaient de la fosse comme des perles d'eau trop longtemps entravées, tandis que le rire des flûtes, mordant la vie à pleines dents, les remplissait de joie. Et, durant que la Reine de la Nuit vocalisait : « Ne tremble pas mon cher enfant », comme pour incruster au plus profond de lui

l’empreinte mozartienne, la main de Madeleine... sur la sienne...soulignant d’une pression des doigts l’admirable ou la fugacité de ce feu d’artifice.

Il y avait eu tant d’émotions, tant de larmes communes, permises ou refoulées. De celles qu’elle laissait glisser, tranquilles le long de ses joues pâles comme une offrande à l’art. Faiblesse admise et partagée dont elle s’excusait pourtant à l’entracte. - C’est idiot, mais je ne peux m’empêcher de pleurer

Et lui, de cacher les siennes. Bravache, se riant d’elle, ravi de la prendre en défaut, d’affirmer sa supériorité de petit mâle. – Tu as encore pleuré ?

C’était une autre vie qu’il se racontait au gré de sa mémoire. Une vie défeuillée comme un arbre à l’automne venu. Il essayait bien sûr de ne rien omettre de ce lointain passé, d’inventorier les mots, les odeurs, de crainte que ne s’échappent des détails, anodins en apparence, mais maillons conducteurs de son histoire. Entre l’oubli et la mémoire, il savait qu’il n’y avait qu’un pas. Près de lui, Zoé léchait sa patte blanche avec application pour la passer autour de son oreille, délicatement, comme si, de ce geste, dépendait sa survie. Alors, selon son habitude, du plat de la main, François ébouriffait le doux pelage tricolore, emmêlant les couleurs pour le plaisir de lire incompréhension et reproches dans ses pupilles d’or. Agacée, la féline arrêtait sa toilette pour remettre de l’ordre, à grands coups de langue rose, dans l’étrange mosaïque dont elle était vêtue.

\*\*\*\*\*

Enfin, entre ses paupières froissées de sommeil, Charlotte le surprit un matin, glissant un timide sourire dans l’entrebâillement de la porte. Ebloui, il sentit naître cette flambée de désirs incontrôlables, de ceux qui le poussaient autrefois hors du lit encore tout somnolent, les matins de Noël en quête de surprises. Tout d’abord incrédule, il ouvrit grands les bras, ferma précipitamment les yeux sur cette apparition de peur qu’elle ne fuie. Mais l’arôme des lèvres fraîches de Charlotte, par-delà tant de nuits d’attente, de nuit stériles, le rassura. Il ne rêvait pas. Elle était là, impatiente, sur son cœur en éclats. Sous sa veste de cuir, la soie d’un chemisier turquoise promettait à sa main gourmande le buste fin qu’il aimait. L’immense désir de leurs corps, trop violemment unis, vola leur plaisir. Il s’en trouva navré, au creux de son oreille, formula des excuses qu’elle repoussa.

-Ne t'en vas pas, murmura-t-il. Ne t'en vas plus...J'ai tant besoin de toi.

-Je reviendrai ce soir, chuchota-t-elle dans son cou avec sa voix d'amante.

La vague le cingla. De son déferlement, mille souffrances vives, vécues et ressassées, le submergèrent. Le visage noyé, parmi les boucles rousses, après un court silence, il refusa toute séparation. Sûre de sa puissance, dans un roucoulement, elle renouvela sa proposition.

Et c'est ce matin-là que François, enchanté, doutant de sa raison, contempla l'utopie faite femme. A portée de ses yeux, de ses mains quémandeuses, sous un ruissellement de gouttelettes tièdes glissant le long de ses cuisses parfaites, de ses seins menus, elle illuminait sa salle de bains.

Comme promis, son pas léger la ramena à l'heure où le soleil décline, embrasant le Vieux Port et ses voiles rêveuses. Des ailes blanches déchiraient le soir en rondes appliquées. Joueuse, une brise légère soulevait les jupes claires des jeunes filles, réveillait l'iode prisonnier des filets de pêcheurs. Au loin, dans ses draps bleus, bercée de brise odorante, la mer s'assoupissait.

Et ces instants, plus qu'attendus, les comblèrent de joies charnelles. Ils assouvirent leurs désirs, s'enivrèrent au-delà de leurs caprices. Cette nuit-là, l'eau grisante des yeux de Charlotte scintilla de mille feux qu'il cueillit de toute sa fougue. Enfin, l'aube ouvrit à leur fièvre l'île fraîche d'un court repos.

\*\*\*\*\*

Une gaieté nouvelle flottait dans l'appartement. Alors s'installa pour eux l'harmonieuse ronde des jours sans nuages, les roucoulares téléphoniques écourtant les heures de séparations, l'instauration du rite des cadeaux surprises dont elle était friande et dans lequel il excellait. Charlotte battait des mains comme un enfant comblée, poussait des cris de joie et sautait à son cou. Enrichies de découvertes réciproques, leurs soirées les ravissaient.

Moqueuse, évoquant son enfance, Charlotte riait d'elle-même, tournant en dérision ses recherches, sa quête d'irrationnel. Lui taisait ses rancoeurs, ses friables blessures, entassant ses non-dits sur les marches d'un temps qu'il voulait immobile.

Commun, leur besoin de lecture se délectait du choix de François. Cocteau, Sartre, Vian cohabitaient selon un désordre établi par son humeur. Charlotte évoquait Baudelaire avec des larmes au bord des cils, vantait la lutte des surréalistes, citait Eluard, vénérait l'élégance de Supervielle, la finesse de Cadou. Sensible au déferlement des images, à l'exaltation de l'amour, à la vie intérieure, elle entraînait François sur des chemins nouveaux. Leur regard accroché au fil des mêmes thèmes, têtes et cœurs confondus, ils naviguaient au souffle vaste des mots.

Pour le grand bonheur de François, la peinture n'avait pas de secret pour elle. A ses touches sombres, elle reconnut une petite marine d'Olive, dernier cadeau de Madeleine. -Je n'ai aucun mérite, s'excusa-t-elle. Il n'était question que de couleurs, chez nous. Son regard accroché à quelque souvenir, qu'elle crut bon de taire, perdit son éclat pour revenir chargé de mélancolie. – Recherches, couches préliminaires ont bercé mon enfance, dit-elle comme un aveu. Je peux dire que j'ai grandi sur une palette et dormi bien des fois entre deux toiles !

Pressée de questions, elle s'expliqua. Sa mère, artiste peintre, avait connu Baboulène, Quilici, était l'amie de Vava, l'épouse de Chagall dont les grandes figures prophétiques lui étaient familières. Dès sa plus tendre enfance, elle avait été nourrie des glacis d'Aicardi, des couleurs d'Ambrogiani. Elle démontra avec fougue, combien l'ascendant de la Méditerranée et du soleil motivait cette rapide vision de la couleur et de la recherche du geste qui les caractérisent. Quant à Monticelli et Cézanne, ils étaient à ses yeux les deux pôles essentiels de cette peinture. Questionnée sur ses préférences, elle se déclara fervente du Fauvisme. – Certains ne veulent retenir du Fauvisme que l'éclat de la couleur, dit-elle. Mais ce serait oublier l'essentiel François ! La représentation nouvelle de l'espace est née avec lui !

-Que fais-tu des Impressionnistes ? s'étonna-t-il. Oublierais-tu les nymphéas ? Que fais-tu de leur technique ? Que dis-je, s'emportait-il, de leur génie ?

Bien sûr, elle admirait Monet. Préférant ses dernières œuvres, elle affectionnait ses rêveries végétales, vantait la prolifération des glycines, le chatolement des songes aquatiques ! Mais elle maintenait son attirance pour le Fauvisme. – A l'espace lumière de l'Impressionnisme, le Fauvisme a opposé l'espace couleur !

à suivre

## A MOTS COUVERTS épisode n° 12

Mais elle maintenait son attirance pour le Fauvisme.

-A l'espace lumière de l'Impressionnisme, le Fauvisme a opposé l'espace couleur ! Matisse, Dufy, Vlaminck avaient des couleurs pures violemment contrastées pour donner aux sensations visuelles un maximum d'intensité ! En peu de mots, voilà ce que j'en pense, dit-elle pour répondre à sa question.

Piqué au jeu, François s'entêta.

-Nous irons au musée d'Orsay, dit-il. En septembre si tu le veux, et là, nous verrons lequel de nous deux a raison.

Elle lui sourit, conciliante comme une sœur aînée face à l'enfantillage de celui dont elle a momentanément la garde. Laps de temps très court qui lui donne une suprématie passagère dont elle refuse d'abuser.

-Quand tu voudras, dit-elle, dressée sur la pointe des pieds. Ses deux bras entourant son cou, pour cueillir un baiser sur ses lèvres.

-Paris en septembre, avec toi me convient !

### IX

Un soir, François eut l'envie d'en savoir davantage. Si Charlotte évoquait quelquefois sa mère, de son père, en revanche, elle ne parlait jamais.

- Orpheline ? demanda-t-il.

Surprise, la jeune femme se recueillit un instant. Pour masquer son embarras, ses yeux troublés cherchèrent un ancrage au loin des siens. Ils se perdirent au bleu de l'horizon, s'accrochèrent désespérément à la course de quelques voiliers, minuscules points blancs luttant contre le vent du large. Un long silence stagna entre eux.

- Orpheline ? insista-t-il, caressant sa joue.

La danse négative des boucles cuivrées, coulant sur ses épaules, le détrompa. Née d'une courte liaison, elle se déclara le fruit d'un moment agréable. Plus âgé que sa mère, marié, du moins le supposait-elle, son père ignorait tout de son existence.

-Cela ne m'a jamais vraiment manqué, mentit-elle aussitôt avec sa grâce habituelle. Et pour dissiper sa détresse :

- J'ai vécu au chaud d'un gynécée, entre ma mère et sa sœur poupée. Après une courte pose, elle ajouta : En revanche, j'aurais aimé avoir un frère.

L'enfance solitaire de Charlotte avait été talonnée par cette envie. Sorte de complémentarité de sa personne, à ses dires, ce frère aîné l'aurait aimée, consolée, soutenue.

- Toi, le frère que je n'ai jamais eu...fredonna François moqueur.

- C'est un peu ça, ne ris pas !

Autrefois, affirmait-elle, son désir était si violent, qu'elle l'entrevoyait dans ses rêves. C'était étrange... Difficile à expliquer. Il était à la fois une partie d'elle-même et un autre. – Un autre moi-même, ajouta-t-elle.

Leurs étreintes la rendaient heureuse. Si légère qu'elle flottait sans effort dans un univers inconnu, uniquement teinté de flou. Un lieu fait pour eux.

- J'ai éprouvé mon premier orgasme alors qu'il m'embrassait, avoua-t-elle.

François s'étonna.

Une impression de baiser ! Une sensation d'immense bien-être qui l'allégeait, lui donnait des ailes ! Et le réveil laissait toujours un goût d'inachevé. Chaque retour, une frustration, alors que s'oubliait dans son bas-ventre une crampe étonnamment douloureuse.

- Pourrais-tu le décrire ?

A son regret, il n'était qu'une sensation délicieuse mais inexplicable. Nul besoin de le voir, il l'imprégnait de beauté, de vertige.

-Un drôle d'ange ! gronda François, les sourcils froncés, je vais en être jaloux.

Songeuse, elle le fixait sans le voir. De ses larges prunelles, débordait son rêve qui la faisait sourire timidement comme une enfant confuse, dévoilant ses secrets. Consciente d'en avoir trop dit, elle afficha un air sérieux, inhabituel, pour demander à voix basse. – Suis-je ridicule ?

- Pas du tout ! affirma-t-il, caressant sa joue pâle.

- Enfantine, alors ?

- Mon amour, les rêves n'ont pas d'âge.

De soulagement son petit visage se détendit.

– N'as-tu jamais souhaité avoir un frère, une sœur ?

Il sourit à son tour, prit ses mains dans les siennes. Soudainement, elle lui parut d'une fragilité excessive, à protéger à tout prix. Il se sentit puissant, courageux, téméraire. Sa faiblesse le grandissait.

- Tu souffrais de solitude, moi pas.

Un lourd silence s'écoula. Alors, comme une toute petite fille, Charlotte nicha sa tête au creux de son épaule.

C'était doux et fort à la fois de se sentir comme un refuge. Echappée de sa chevelure, l'odeur de son parfum caressait ses narines. Il resserra l'étreinte, toujours étonné de ce bonheur qu'elle lui donnait tout naturellement par le seul fait d'exister.

- Pas d'amie ?

Des tas, bien sûr ! Mais les filles de son âge étaient entourées. Sœurs, cousins, cousines émaillaient leur conversations. Dire combien elle avait envié leurs réunions de famille !

Il eut un rire désabusé.

-A vrai dire, tu les embellissais ! Tu idéalisais quelque chose dont tu ignorais tout.

Elle sorti brusquement de ses bras pour le dévisager.

– Je croyais que tu avais été heureux ! s'étonna-t-elle.

François avait croisé ses longues mains aux ongles courts. Ses cheveux un peu longs frisottaient dans son cou. Il l'effleura d'un regard métallique de bleu et de gris confondus, d'où toute trace de gaieté s'était éteinte.

– J’ai eu Madeleine, dit-il. Ma grand-mère. Et puis, Maria, ma sœur.

Elle le contempla, surprise, baissa la voix. – Ta mère ?

Il avoua ne pas l’avoir connue. Confuse, elle regagna sa place dans le nid douillet de ses bras, à l’abri de ce regard qu’elle refusait de glacer davantage.

-Morte trop tôt ? avança-t-elle d’une voix nouée.

Il ignora la question, emprunta un détour. – Ma grand-mère m’a élevé.

-J’aurais voulu une grand-mère, avoua-t-elle. De celle qui console, rassure, partage vos secrets.

Tout près d’eux, Violetta suppliait qu’on l’épargne : « *Non sapete* », pleurait la soprano. François se laissait emporter par le timbre puissant, les sanglots retenus. Charlotte, recueillie, n’était qu’écoute. Et Germont insistait : « *Pure siccome un angelo* ». Et Callas acceptait : « *Dite alla giovine* ».

-Quelle beauté ! soupira Charlotte au bord des larmes.

Quelque chose se tramait, bourrait l’air de menaces. C’était encore imperceptible. Une inspiration soudaine le fit la questionner. – Tu ignores le nom de ton père ?

Elle redoutait cet instant, l’ayant imaginé et repoussé à maintes reprises, de toutes ses forces, comme on ajourne une tâche importune. Un peu chaque jour jusqu’à ce que l’oubli, estompant l’inquiétude, apporte une embellie, certes provisoire mais propice au bonheur. Puisant son courage dans un petit rire, elle baissa la tête avant de formuler l’incroyable, d’un trait comme on se jette à l’eau.

– C’est étrange, François, si j’avais été reconnue, nous aurions porté le même nom.

François contempla surpris, le sourire qu’elle essayait de poser sur sa mine sérieuse.

– Explique-toi dit-il encourageant.

-Mon père s’appelait Duval !

à suivre

## A MOTS COUVERTS EPISODE N° 13

Tout d'abord, il trouva l'homonymie plaisante. Une facétie du hasard les rapprochant davantage. Cependant surpris de cet aveu tardif, il s'en étonna. Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ?

Charlotte se perdit en explications vagues, prétextant que ce patronyme était des plus courants. L'annuaire téléphonique débordait de Duval !

Peu à peu, l'aiguillon du doute, taraudé par la peur de la perdre encore une fois, fit croître sa hantise. François ressentit comme une alarme, suspendue au-dessus d'eux, prête à sonner la fin de l'acte, à donner le signal du salut, renvoyant acteurs et spectateurs à leurs activités coutumières. Il se sentit de nouveau seul, très seul, comme l'animal traqué par la meute dressée à le suivre, à l'encercler pour l'hallali final.

Pêle-mêle lui revenaient les termes de la lettre d'Hélène, les allusions de Maria, les incartades paternelles. Envahissante, cette association de faits le hanta. Il en vint à rechercher des dates, étudia la démarche, les gestes de Charlotte, les comparant aux siens. Et pour finir, soupçonneux de tout, trouva certaines ressemblances où ne résidaient peut-être qu'harmonieuses similitudes.

Entre peur et colère, n'osant s'en ouvrir à Charlotte, redoutant son rire ou l'accablement d'une évidence, il dressa entre eux l'imperceptible.

Tout d'abord ce fut une sorte de mal-être qu'elle ressentit, le jugeant nerveux, taciturne, étrangement distrait. Quelque chose qu'il ne disait pas à voix haute mais qu'elle percevait de tous ses sens, une impression de détachement, de tristesse inhabituelle.

A ses soupçons il opposa un rire.

Refusant sa morosité, désolée de ce brusque changement d'attitude, elle papillonnait autour de lui, espérant accrocher son regard vagabond. Altérée par l'uniformité des jours, « la passion s'étiolait », regrettait-elle, pour aussitôt se gourmander. « Ce n'était, après tout qu'une fêlure ». se questionner : « Eprouvait-il les mêmes doutes ? ». Pourtant, sentant peser sur elle le regard amoureux qui la troublait, elle reprenait courage.

Nos malheurs nous réveillent la nuit. Charlotte en perdit le sommeil.

Ecrasant de brutalité, l'été submergea la ville. Le ciel, chauffé à blanc, pesait sur l'horizon traqué de brume. Privée d'air, Marseille étouffait, espérant vainement une quelconque brise marine, égarée en chemin, semblait-il. D'ordinaire tellement décrié, le mistral, ardemment désiré, se refusait. Quant aux orages annoncés, s'ils menaçaient les hauteurs de quelques cumulo-nimbus, ils n'étaient que leurres effrayant les oiseaux, sentinelles sombres postées aux abords des collines.

Main dans la main, le soir sur la terrasse, l'onde des yeux gris voyait s'éteindre les étoiles. Une gêne nouvelle s'insinuait entre eux, comme autour de l'enfant malade se glisse la peur de la mort. Etrange sensation d'irréparable, violemment refusée, repoussée à l'extrême contre toute évidence et, subitement, terriblement admise comme la délivrance, la fin d'un cauchemar.

Pourtant, du port montaient toujours des rires amoureux. La ville débordante de couleurs et de cris était bourrée d'odeurs.

\*\*\*\*\*

Lorsque la jeune femme proposa de s'absenter quelques jours, François ne sut qu'abandonner au silence son envie de protester. C'était inexplicable ce doute affreux qui rongait ses entrailles, oppressant le poids de ces questions qu'il n'osait formuler. Le prétexte évoqué était sans consistance. Rideau bien trop léger, il cachait mal leur désarroi.

-Seulement quelques jours François, promit-elle, au vu de ses regrets. Des affaires à régler...

Dès lors tout redevint solitude. Matins vides de ses fous rires. Lenteur des soirées sans caresses sur le satin de son ventre. Nuits effroyablement longues. Il nourrit sa mémoire au flou de sa lingerie, se grisa du parfum de sa chair pareissant encore à l'éponge de son peignoir. Il l'aima davantage. Sans cet amour que sublimait l'absence, il conclut qu'il ne pourrait plus vivre.

Le conditionnel a du bon. Il voile les évidences. De folles espérances il entrechoque les mots qui s'effritent, perdent de leur valeur, précédés de ces « si » qui les annihilent. A l'abri de ce temps incertain, il espéra.

Persuadé qu'elle reviendrait, il rentrait le soir, pressé, comme attendu, pour guetter son retour. C'était une habitude d'espérer Charlotte, il en était conscient. Non une perte de temps, puisqu'à travers l'absence, elle l'investissait, le modelait, le composait à sa façon. Loin d'elle, il n'était que son ombre.

Dès lors, il flâna dans ses rêves, se perdit dans un réseau d'images gorgées de gestes hardis, de situations extrêmes. Charlotte aurorale, au sortir de ses songes, incendiant les draps de sa toison éparse. Charlotte, femme-fleur, rinçant sa nudité brûlante au ruisseau de rosée qui goutte de la douche. Charlotte, encore, lascivement accoudée au balcon, complice du soleil qui décalque ses formes. Sa Charlotte-mystère, regard de brume, prunelles oblongues. Etrange invite à l'évasion. Bref aperçu d'un monde inconnu d'où le bruit se retire hormis celui de leurs respirations confondues. Regard où il aimait se fondre jusqu'à ce qu'un frissonnement se devine, coure léger sur l'onde translucide, sorte de gêne imperceptible qui la faisait ciller, suppliante.

-Arrête François ! Tu me fais loucher !

Alors le rite exigeait qu'il baisât ses paupières. Signe de repentir, ses lèvres descendaient le long de son nez minuscule et, pour finir, gourmandes, happaient sa bouche tiède, sucrée comme un fruit mûr dont le suc s'insinue lentement, vous emplissant de bien-être.

Lui qui détestait la chaleur, se surprit à aimer l'été. Il n'ignorait pas que sous la brise du soir, Charlotte frémissait. Alors il rêva de la prendre ainsi, un peu lasse, surprise dans sa moiteur. Etonnamment muette. Attendant qu'il devine ce cri retenu qui résonnait si fort dans sa poitrine offerte. Indolemment livrée au plaisir qu'allumaient ses paumes sur sa peau, elle s'amollissait nonchalante, dans ses courbes étroites, pareille à un adolescent grandi trop vite avec des membres de ramilles. Des membres de souple vigne vierge, de jasmin odorant qui s'enroulaient autour de lui. Des membres de porcelaine translucide que de minces battements sillonnent de leur sang bleu, lui donnant l'illusoire sensation d'être fort. Envahissante et fragile amante. Femme calice exigeant son soutien pour s'élever plus haut où règne le soleil. Et, lointaine musique, en écho de la voix aimée, il communiait à la source de ce corps fait pour lui, atteignant les sommets dans le vertige de l'extase.

Il s'étonna d'aimer passionnément tous ces riens minuscules, insignifiants en apparence, en apparence seulement, qui embaumaient sa vie, la confortaient au point de la vider de substance par leur brusque retrait. Misérable existence réduite à néant depuis son départ. Désert où il se perdait, comme un égaré hors d'haleine se heurte aux murs de son désarroi.

De nouveau l'absence était là, répandant son vide insupportable. Vaincu, il conclut que rien n'avait plus d'importance, que d'elle seule dépendait son avenir. Elle, sa vie.

## X

Presque identiques, mère et fille se tenaient face à face. Mathilde, dans sa tenue favorite, jeans, tennis et blouse blanche maculée de couleurs, avec de fines rides près des yeux et, dans ses boucles blondes quelques fils argentés.

Charlotte, un pâle sourire aux bords des lèvres dénonçant son inquiétude.

-Entre ! Comme toujours, l'impératif l'emportait, effaçant toute tendresse dans l'accueil maternel.

Un peu d'absence flottait au bleu du regard qu'elle posa sur la visite inopinée de sa fille, et les mots qui se bouscuaient au bord de ses lèvres minces, s'emmêlèrent dans leur hâte de rencontrer une oreille à l'écoute. La solitude n'est pas vide, c'est un long monologue. Brusquement interrompu, il la précipitait dans un face-à-face inattendu qui accélérerait son pouls.

Et Charlotte de peur de laisser fuir son courage attaqua sans préambule, comme on brandit un sauf-conduit au regard soupçonneux du soldat en faction.

- Mon père...

Le joie que Mathilde s'apprêtait à montrer, retomba sans transparaître. Une nouvelle fois, leur rencontre s'entacherait de reproches. De déception, son front se plissa. Maîtrisant son agacement, elle choisit de plaisanter, déclamant la suite :

- Etait bien Maître Duval ?

- Evidemment ! Mais Charlotte savait tout cela ! A quoi bon ressasser ? à suivre

## A MOTS COUVERTS EPISODE N° 14

La pièce immense, ouverte sur les toits, regorgeait de lumière chaude. Celle-là même qui jaunissait les blés de VanGogh, éclatait sur les toiles de Mathilde, exalte les cerveaux fiévreux, donnant une vie surnaturelle à tout ce qu'elle touche. Aux murs, des toiles séchaient leurs furieuses couleurs. A même le sol, d'autres toiles blanches, intactes, en attente d'inspiration, patientaient.

Charlotte balaya des yeux l'habituel désordre de tubes, brosses, palettes, environnant sa mère. « Qu'apportent au monde les insensibles ? » se demanda-t-elle. Isolée dans son art, Mathilde était à ses yeux un être clos, replié sur lui-même comme un jardin de curé que seuls les oiseaux visitent.

-Tu ne l'aimais pas !

-Mathilde prévient l'attaque, d'une main levée, aux ongles coupés courts, tachés de nicotine, une main solide qui ne tremblait pas. – Cela dépend de ce l'on entend par aimer !

Elle alluma une cigarette, accrocha un sourire forcé à ses souvenirs, énumérant quelques raisons.

-Il était bel homme, extrêmement érudit.

-Tu ne l'aimais pas ! répéta Charlotte avec rudesse.

Le rire de la mère sonna rauque. Un grand dire érodé par l'alcool.

-L'amour avec un grand A ? lança-t-elle ironique.

Une moue dédaigneuse plissa ses lèvres, creusant ses joues. Son regard s'éteignit un instant, tandis qu'elle furetait la mosaïque de sa mémoire. Une trouvaille subite lui rendit son éclat.

-Il a proposé de divorcer, dit-elle avec coquetterie. Et j'ai refusé. Etre fidèle, quel ennui !

Charlotte attendait plus. Mathilde avait repris son air désabusé, annonciateur de cris, de querelles stériles.

-Nous aurions fini par nous user ! A la longue l'amour devient une habitude. Et, dit-elle, non sans ironie, je n'aime pas les habitudes. J'apprécie seulement

seules qui ne durent pas, elles me permettent d'apprendre. La main levée pour éviter toute interruption, elle expliqua comme une excuse. – Je crois toujours qu'une chose va me convenir, me satisfaire ! Au bout d'un temps plus ou moins court, l'habitude pointe son nez ! C'est fini, la chose et moi nous nous disons adieu.

-Dans ce cas précis, il ne s'agit pas de chose mais d'être humain !

-Les choses comme les êtres humains me lassent à plus ou moins longue échéance, lâcha-t-elle avec un haussement d'épaules.

Une grande confusion s'empara de Charlotte. L'inutilité de sa démarche, une fois encore, la confondit. Il était vain de questionner Mathilde.

-De quoi as-tu peur ? s'étonna soudainement cette dernière, intriguée par le trouble qu'elle ressentait.

-Peur ? s'insurgeait la fille. Elle n'avait pas peur, voulait connaître la vérité, était-ce si difficile à comprendre ?

-La peur est l'insécurité, poursuivait Mathilde, comme pour elle-même. Tu es une fille solide, équilibrée.

Comme il est plus aisé de détruire les autres que de se mettre à nu, regretta Charlotte. A l'évidence, sa mère avait soigneusement cadenassé son cœur sur ce qu'elle ne voulait plus voir. Sachant qu'une fois ouverte, la porte le resterait, elle avait barricadé son passé de crainte qu'il ne ressurgisse. Pourtant dans ce passé, elle avait une place. Elle haussa le ton.

-Si je pouvais obtenir une réponse franche !

A son tour Mathilde élevait la voix. Les joues en feu, elle s'était levée, arpentait l'atelier à grands pas.

-Tu restes des mois sans donner de nouvelles, vociférait-elle, et brusquement réapparaissais avec, sur les lèvres des questions dont j'ai oublié les réponses. Que veux-tu savoir que tu ne saches déjà ?

-Savoir m'est nécessaire pour comprendre, s'emportait Charlotte. Je veux des détails sur mon père. Qui est-il ? Où vit-il ? Quelle est sa profession ? A-t-il d'autres enfants ?

Soudain, il y eut un flot de paroles. Coloré, spontané, agréable à Charloptte, il remplissait enfin le vide qu'elle détestait.

Mathilde s'était mariée jeune, trop jeune. Un besoin de liberté l'avait poussée naïvement vers cette issue. Comme tant d'autres, elle en avait franchi le seuil le cœur plein d'illusions et les sens en émoi. Hélas, le leurre avait été de courte durée, l'époux volage et la liberté décevante.

-Rapidement trompée, vite abandonnée, dit-elle en résumé.

Après bien des pleurs, des crises de rage, dont elle n'était pas fière, elle avait trouvé un équilibre dans l'art. Bien sûr une suite d'hommes avait habité ses nuits, l'avait poussée dans la solitude qu'elle avait remplie de recherches, de couleurs sur ses toiles. Entièrement livrée à ce besoin de perfection qu'éprouve le véritable artiste, elle avait traversé la vie en solitaire, rongée par le désir d'aller toujours plus loin, d'atteindre les sommets.

-Préservée des bassesses et de l'inconstance masculine, expliquait-elle.

Toute à son idée, Charlotte l'interrompit, le cœur battant à se rompre.

-Avait-il des enfants ?

Mathilde eut une hésitation. Ses prunelles dénoncèrent le doute qui l'habitait. Bien vite, la défense naturelle érigeant son mur de colère, elle rejeta la question d'un revers de la main. Puis, se ravisant quelque peu, et après réflexion, elle lâcha du bout des lèvres. - Un fils, je crois...

Un nuage de fumée auréolait sa tête. Heureuse de retrouver ce détail, sans importance pour elle, mais qui paraissait d'un grand intérêt pour sa fille, elle le livrait avec indifférence.

-Sûre ...murmura Charlotte d'une voix étouffée où s'attardait encore une espérance.

-Un peu plus âgé que toi..

Et les mots redoutés mitraillèrent Charlotte, la frappèrent en plein cœur. Ainsi, tout s'écroulait.

A cet instant précis, son portable émis sa drôle de petite musique. Sur l'écran minuscule, le numéro de François s'afficha. Incapable de répondre, tremblante, elle le reposa dans son sac. Mathilde s'en étonna. A bout de forces mais désireuse d'en savoir davantage, la jeune femme questionna : - Il n'a pas su que tu étais enceinte ?

Mathilde aurait voulu s'expliquer. Les mots s'avéraient difficilement formulables. Pour elle, cette histoire, son histoire, était classée, dépassée, d'un autre temps. -J'ai espacé nos rencontres... Une brusque hésitation, témoin du doute qui l'envahissait soudain, la fit s'exclamer.

-Penses-tu que j'aurais dû le lui dire ? Pour aussitôt s'adresser à un interlocuteur invisible ! –Mon cher Maître, je suis enceinte de vous !

Un grand éclat de rire punctua la scène. Face au mutisme de sa fille, avec une sorte de rictus, elle enchaîna comme une bravade. -Je ne voulais pas de cet enfant. C'était un accident Charlotte ! Un imprévu dans une vie toute tracée.

Elle s'accorda un court silence pour flâner dans ses souvenirs, regrettant que les femmes dussent payer très cher leurs instants de plaisir.

-Ce n'est qu'après, reprit-elle. Après le désagrément de cette surprise, après la peur, la colère aussi, que j'ai renoncé à ma liberté.

Jusqu'alors, tout avait été clair, correspondant à son besoin d'indépendance, à ce non-conformisme devenu son idéologie. Classée dans la catégorie des femmes à part, des femmes libres, cette étiquette lui collait à la peau comme l'odeur de térébenthine dont elle essuyait ses pinceaux. Aujourd'hui, la réprobation de sa fille la peinait. Elle reçut sa colère en plein cœur.

-Je n'ai été pour toi qu'une mauvaise surprise ! s'insurgeait Charlotte. Un désagrément ! Beau départ dans la vie que peu de gens connaissent heureusement !

Visiblement Mathilde regrettait ses paroles, et, maladroitement, tentait de réparer. –Peu d'entre nous sont désirés, dit-elle. Vois le succès remporté par les moyens de contraception ! Elle se ravisait, devenait véhémement : -Tu n'as pas le droit de déformer ainsi ma pensée ! Je te le répète, il n'y a rien contre toi ! Je ne voulais pas d'enfant, c'est tout !

à suivre

## A MOTS COUVERTS épisode n° 15

-Es-tu sûre qu'il soit mon père ? demanda la jeune femme d'une voix atone.

Cette fois, Mathilde eut un haut-le-corps qui redressa son dos légèrement voûté. Et, balayant la question d'un revers de main comme elle l'aurait fait de critiques acerbes : Certaine ! asséna-t-elle avec conviction.

-Trouves-tu que je lui ressemble ? As-tu une photo ? Tu n'as jamais pensé qu'un jour, je voudrais savoir ?

-Non, rétorqua Mathilde.

Elle énumérait ses raisons qu'elle avait cru valables, au moins jusqu'à ce jour. Charlotte était une jeune femme solide, épanouie. Qu'aurait pu lui apporter la présence d'un père ? En signe d'incompréhension, elle secouait la tête, s'avouait troublée face à cette attitude.

-Tout de même ! s'emportait Charlotte.

-Tu refuses de comprendre, rétorqua la mère, les yeux flous, la voix bizarrement adoucie. Essaie de te mettre à ma place... Une vie toute tracée. Difficile, certes... J'en avais l'habitude. Mais avoir un enfant ! Rien que l'idée la terrorisait. Mathilde avait saisi la main de sa fille. – Au début, j'ai appréhendé le changement... Puis j'ai résolu de te garder... mais pour moi seule.

Impossible pour Charlotte d'en supporter davantage. Convaincre sa mère était au-dessus de ses forces. Elle pensa qu'un fossé les séparait, qu'énumérer ses rêves les plus fous, décrire ses attentes, ses peurs, était bien inutile. Refoulant sa peine de toutes ses forces, elle afficha un calme apparent, dont Mathilde n'était pas dupe, laissa glisser son regard autour d'elle, et l'arrêta, non sans intérêt, sur un village de Provence.

La singularité du style était remarquable. De la superposition des plans naissait la profondeur, sans qu'on puisse y trouver une analogie avec la perspective traditionnelle. Mathilde avait traité la végétation en aplats colorés. Distribuait des effets d'ombre et de clarté, c'était la couleur qui rendait l'espace.

-Commandée ? demanda-t-elle, désignant la toile d'un petit coup de menton, retrouvant ainsi l'expression de son enfance.

A l'incongruité de la question, la mère, selon son habitude, leva les yeux au ciel et se radoucit. Refusant la digression, elle poursuivit comme pour elle-même.

-Je m'étais fixé une ligne de conduite... Nous assumer. Sans rien devoir à personne...Surtout pas à un homme !

Elle caressa son front pour effacer quelques souvenirs douloureux. – Ca n'a pas toujours été facile. Il est dur de vivre seule. Et voilà que tu me reproches ce que je pensais avoir réussi.

-Je ne te reproche rien, dit Charlotte tout bas. J'essaie de savoir ! De connaître une partie de ta vie, celle me concernant, tout au moins.

Elle baissait la tête, fixant l'extrémité de ses mocassins blancs, retrouvant l'attitude de l'enfant prise en défaut qui, empêtrée dans sa gêne, attend la remontrance.

-Et durant ces années, tu ne l'as jamais revu ? demanda-t-elle du bout des lèvres.

-Si, soupira Mathilde. Une fois. Bien après ta naissance. Il était veuf. Terriblement vieilli. Brouillé avec les siens. Prévenant la question, elle enchaîna moqueuse : -Tu ne l'as jamais rencontré, si c'est ce que tu veux savoir. Ne cherche pas à te souvenir.

Charlotte, convaincue qu'elle n'en saurait pas davantage, dévia la conversation. C'était une vieille habitude entre elles de parler à bâtons rompus, une sorte de chemin coupant à travers champ lorsqu'un sujet par trop brûlant était abordé. C'était comme une page que l'on tourne, pressé de ne plus voir l'image triste ou le dessin hideux, une porte vite fermée sur un bruit importun.

-Te souviens-tu de cet ange dont je rêvais autrefois ? demanda-t-elle affichant un sourire navré.

Nulle trace d'ange dans sa mémoire. La mère tricha approuvant de la tête.

-Je l'ai rencontré, murmura Charlotte, le front rembruni, et ne veux pas le perdre.

-Pourquoi le perdrais-tu ? s'étonna Mathilde.

Regrettant déjà sa confiance, Charlotte s'était levée signifiant son départ.

-Charlotte, tu es ma seule raison de vivre, soupirait Mathilde. Appelle si tu n'as pas le temps de venir. Un peu d'émotion faisait trembler sa voix. Les années passent, nous nous voyons peu et je ne voudrais pas que tu aies des regrets après...

Son index tapotait la joue de sa fille, comme autrefois quand un chagrin d'enfant la contrariait. Ce n'était pas une caresse mais un rappel à l'ordre. Une consigne à ne pas oublier.

-Je n'en ai peut-être plus pour longtemps... ricana-t-elle. Rien ne sert de pleurer après. C'est inutile. Alors, évite maintenant ce qui pourrait plus tard te créer des remords.

Par-dessus tout, Charlotte détestait cette façon qu'avait sa mère de lui rappeler qu'elle ne vivait ou plutôt ne survivait que pour elle. Plus précisément qu'à cause d'elle. Mathilde prétendait vivre avec la mort, se complaire en sa compagnie et s'en servait surtout pour forcer les autres à ne pas l'oublier.

Laisant le conseil en suspens, la jeune femme dévalait l'escalier aux tomettes usées, arrêta son envol, une main sur la rampe de fer forgé, pour remonter quelques marches. -Est-il toujours en vie ? demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

-Qui ? s'étonna Mathilde. -Mon père !

La colère prit le pas sur l'étonnement :- Mort ! Depuis des années ! hurla-t-elle, avant de claquer violemment la porte.

## XI

Plus pâle que son peignoir d'éponge, Maria ouvrit la porte.-Enfin ! dit-elle en se jetant dans ses bras. François reçut son corps tremblant contre le sien.

-J'ai fait le plus vite possible, s'excusa-t-il.

Elle l'entraîna dans le grand salon qui fleurait l'encaustique, désigna le lit Louis-Philippe qui servait de sofa et s'assit sur un pouf face à lui.

-Raconte, demanda-t-il.

-C'est arrivé hier, déclara-t-elle dans un sanglot avalé. J'aurais dû me méfier, il n'était pas bien, ces temps derniers. Colère sans raison, saute d'humeur, tremblements, regard fixe. Le cortège habituel. Elle esquissa un léger sourire à travers ses larmes, sorte d'excuse qu'elle se donnait. – J'aurais dû le surveiller...

-Soeurette, il l'aurait fait, de toute manière. Ce n'est pas la première fois qu'il tente de se suicider.

-C'est dur, François, de penser qu'on est peut-être coupable, avoua-t-elle.

Maria avait été réveillée à l'aube par un bruit sourd. Le bruit du corps d'Edgar s'écoulant sur le sol. Elle l'avait trouvé gisant au pied du lit, les yeux fermés, baignant dans son urine.

Il y avait eu la peur, démesurée comme la nuit qui s'attardait encore dans ses prunelles noires. L'hésitation...L'indécision qui heurte les tempes comme un boudoir, rend la poitrine douloureuse. L'appel téléphonique, cri de détresse avec des larmes dans la voix. Les questions froides de la standardiste... L'attente...D'autres questions...Celles du médecin...Et de nouveau l'interminable silence où s'installe l'effroi qui bourdonne au fond de l'oreille comme un essaim d'abeilles, fourmille sur les lèvres raidies, noue la gorge et le souffle à la limite de l'audible. Enfin... « Allo ! Allo ! » avait crié l'inconnue à l'autre bout du fil. « Je vous envoie une ambulance. Quelle adresse ? Pouvez-vous répéter ? »

Et de nouveau l'attente. Dans l'escalier, le bruit de pas précipités. L'accueil des arrivants, paternel, rassurant. Le départ pour l'hôpital. L'ambulance, dans le jour qui commence à poindre, troué de lueurs bruyantes. Quelques volets ouverts sous la poussée de mains curieuses, et puis les rues étrangement désertes.

-Les enfants n'étaient pas là, dit-elle en sanglotant. C'est mieux ainsi.

Il déplia sa grande taille, la saisit à pleins bras, tremblante comme un oiseau, la serra contre lui. Elle avait fermé les yeux, pour se laisser bercer contre cette poitrine d'homme dont la chaleur l'emplissait de confort.

– Merci, dit-elle en se dégageant. Il est bon de t'avoir. A suivre.....

## A MOTS COUVERTS épisode n° 16

Il formula ce qu'il pensait depuis longtemps, ce que Madeleine aurait dit.

– Tu vas pouvoir vivre, à présent.

-Il va me falloir du temps, François. J'ai perdu l'habitude.

Il faillit s'emporter, crier que c'était folie d'avoir gâché sa vie de la sorte. Il réprima son élan. A quoi bon, se dit-il, Maria est ainsi faite.

François revint dans la soirée partager sa solitude, écouter ses confidences de femme brisée.

-Pourquoi l'avoir épousé ? demanda-t-il, formulant la question qu'il se posait depuis longtemps.

Et Maria récita ce qui pesait lourd sur son âme, décrivant l'attrait fou qu'elle avait éprouvé.

-Bien trop âgé pour toi, dit François sentencieux, ignorant que c'était là son charme.

Dans son innocence, Maria avait été conquise. Cet homme aux allures de père, aux gestes d'amant, ô combien désirable, avait comblé ses désirs de petite fille insatisfaite, troublé ses rêves d'adolescente rebelle, assouvi ses besoins de femme... Impossible d'oublier. Ils voguèrent ainsi au gré de leurs blessures, isolés dans le cercle lumineusement blond que l'abat-jour de verre opaque versait sur eux. Tout autour, une demi-pénombre où se noyaient des heures qu'il fallait ranimer pour mieux les oublier. Maria avait sorti une nappe blanche, aux initiales rouges, reconnue de François. Sous ses doigts, la toile rugueuse évoquait des bonheurs, parlait d'un autre temps.

-Si tu la veux...proposa sa sœur.

Elle ne le quittait pas des yeux, des yeux sombres marqués du sceau de la peur qui s'y lisait encore. Et s'y lirait longtemps, pensait François. Que pouvait-il pour elle ? Il fit non de la tête. – *Prendre c'est voler* » disait Madeleine. Il allongea le bras pour attraper sa main. Elle le laissa faire sans tout d'abord comprendre - Parle-moi de ma mère, dit-il.

\*\*\*\*\*

Charlotte erra dans la ville chaude. Isolée dans la foule comme un récif immergé au milieu des flots en furie. Au hasard des rues, son pas s'accéléra. Sa rancune grandit, battit ses tempes comme de gigantesques vagues au ressac douloureux. Dans le désordre de sa tête resurgissait le passé. Et ce manque qui l'avait torturée était là, toujours aussi douloureux. Omniprésent dans son inexistence, ce père avait vécu au hasard d'une imagination sans bornes que rien ne tempérerait, grandi au fil des belles histoires dont elle se berçait. De multiples facettes l'avaient construit durant ses rêveries pour la laisser en larmes, au bord du matin, les mains vides et le cœur démuné.

Tempête de souvenirs, déferlant sans relâche. Fureur de sentiments contradictoires. Charlotte, partagée entre rancœur et tendresse, brusquement confrontée à une enfance pétrie de tristesse et de rires conjugués dont Mathilde avait le secret, tentait de survivre. La jeune femme s'insurgeait, jugeant sévèrement la mère terrifiante. A l'inverse, la fillette, toujours dévotement soumise, accordait le pardon. Les souvenirs l'assaillaient, oppressants, se mêlaient à l'air brûlant, traçant autour d'elle un cercle de solitude hermétiquement clos.

Elle arriva sur le Port, prit le quai de Rive Neuve. La lune ondulait sur l'eau noire, immense tache d'huile où tombaient les étoiles. Une foule compacte envahissait les quais, débordait peu à peu des trottoirs devenus trop étroits, pour se répandre nonchalamment sur la chaussée au mépris des Klaxons. Débouchant des ruelles, de nouveaux promeneurs se joignaient au cortège. Et la marée humaine, grossie à chaque intersection, comme un fleuve enflé de pluies diluviennes, s'évasait, cheminant lentement en quête de fraîcheur. Feux rouges, feux verts n'étaient plus respectés. Marseille emplissait ses rues chaudes de désordre, de rires gras et de fatigue.

L'air moite était gonflé d'attentes vaines, de violence, de folie contenue, prêtes à s'exprimer au moindre choc, à éclater au plus petit dérapage.

Avec un pincement au cœur, Charlotte imagina François sur la terrasse, eut soif de ses caresses, eut mal de leur séparation. Enfin, étrangement déserte, la plage des Catalans s'étendit à ses pieds. Au loin, l'île rocheuse du Frioul s'étirait, bercée de clapotis, égayée de lucioles. Méthodique, un phare

rassurant fouillait l'obscurité. Tout près, la tache sombre du château d'If se distinguait à peine, tandis que la Corniche serpentait en direction de la plage du Prado. Légère, une brise venue du large, saturée de sel, caressa comme deux mains tièdes son visage et ses épaules nues.

Charlotte poursuivit son errance, emplie de l'haleine marine avec l'envie de se livrer aux doigts joueurs des vagues qu'elle entendait sans les voir, tout en bas, souffleter les rochers. Marcher la vidait de sa peine, lui semblait-il. C'étaient de petits lambeaux de colère qui tombaient de son cœur, qu'elle égrenait sur sa route tel le Poucet d'un autre temps.

Une sorte de mirage brumeux descendait du ciel, le confondait avec la mer. Près d'elle, la démarche incertaine, un homme passa. La voyant seule, il l'interpella, proposant d'une voix avinée quelque rêve insensé qu'il voulait partager. Effrayée, plus très sûre de sa vue dans ce décor nébuleux, Charlotte n'osait bouger. L'homme n'insista pas, et, poursuivant son fantasme, reprit son chemin. Enfin, apaisée par sa longue marche, une seule idée la poussait. Savoir, Savoir absolument si son père était ce Duval.

\*\*\*\*\*

Bien sûr, il y avait Poupée. La secourable, l'incontournable sœur de Mathilde ! Poupée la confidente. La gardienne des sources fraîches, apaisante les jours de révolte, conciliante dans les divergences et toujours le cœur grand ouvert à l'écoute d'autrui. « *Poupée, je suis là, tu me gardes pour la journée ?* » s'entendit-elle crier comme on brandit un sauf-conduit ardemment espéré. Elle se revit grimant les marches d'escalier quatre à quatre, déboulant dans le minuscule appartement où flottait une odeur de vanille mêlée de romarin. Et c'était jour de fête ! A l'invitée d'honneur, idole sans conteste de ce temple de mauvais goût décrié par Mathilde, rien n'était interdit. Charlotte pouvait déplacer à sa guise les poupées désuètes, les peluches colorées, les coussins bariolés. Trophées rapportés de ces fêtes foraines que sa tante fréquentait.

En ce lieu de délices, les journées glissaient sans interdits, réchauffées de chocolat chaud, entrecoupées de pause-sucette jusqu'au soir revenu. Cette fin de journée tellement redoutée, qu'elle abordait le cœur au bord des lèvres et l'haleine chargée pour accueillir sa mère. Et Mathilde de bougonner au vu de sa mine pâlotte que sa fille avait un foie fragile. Et Poupée de s'insurger contre

cette idée absurde qui gâchait leur plaisir et portait préjudice, à la santé de l'enfant.

Rivalité fraternelle, jalouse rancœur de femmes insatisfaites ? Mathilde détestait être détrônée par sa sœur. Poupée souffrait de sa stérilité. La fillette fragile enjeu de leur discorde, subissait la tourmente, impuissante, les larmes aux yeux. Comme à l'ordinaire, le ton montait jusqu'à l'estocade finale, assénée comme une insulte, dénonçant une fois de plus le mépris de Mathilde pour les gros. -Je ne tiens pas à ce qu'elle te ressemble ! Une obèse, dans la famille, c'est largement suffisant !

En signe d'obédience, l'accusée tout d'abord subissait le persiflage, le regard arrimé à l'extrémité de ses chaussons de velours rose, bordés d'autruche synthétique. Enfin, mettant à profit un moment d'accalmie ; affichant un sourire aux yeux humides, elle osait une excuse.

-Je l'ai un peu récompensée. Elle a été très sage...

Un mercredi s'achevait. L'invitation à dîner rejetée, les adieux s'écourtaient dans la mauvaise humeur. Furieuse, Mathilde poussait rudement sa progéniture vers la sortie, sous le regard de Poupée, tristement penchée sur la rampe. Alors, au bord du trottoir, tremblante Charlotte déversait son trop-plein de bonheur, jambes écartées, le front confié à la main rêche de sa mère qui n'en finissait pas de tempêter. – Tu n'iras plus chez Poupée. Nous te trouverons une occupation !

Poupée était voyante. Une petite plaque de cuivre jaune, luisante comme un soleil, à l'entrée du couloir de l'immeuble, en informait le passant. Dès qu'elle avait su déchiffrer, Charlotte s'était étonnée de cette spécialité. Comme d'ordinaire, Mathilde, un sourire méprisant sur ses lèvres minces, avait ignoré la question. A vrai dire, le don de sa sœur la contrariait quelque peu. Non pas qu'elle eut dédaigné cette aide charitable à laquelle elle recourait quelquefois mais parce que cela conférait une quelconque supériorité à Poupée. Or Mathilde ne supportait pas le plus petit ombrage provenant de sa sœur. C'était depuis toujours que Mademoiselle Boulin caressait l'impalpable, humait l'inodore, s'éclipsait dans une fracture du temps d'elle seule connue, pour revenir porteuse de nouvelles aussi surprenantes qu'inattendues, comblant de bien-être les plus désespérés.

A suivre.....

## A MOTS COUVERTS épisode N° 17

Elle savait sermonner l'inconstant, consoler l'éplorée, reconforter la veuve. Ses dires étaient clairs, ses honoraires légers aux bourses démunies. Ce don lui permettait de vivre, non de s'enrichir, expliquait-elle. Gare à qui s'écartait du principe. Le mauvais sort s'acharnait sur lui. Si, par malchance, « l'entrevu » s'avérait affligeant, Poupée annonçait, la mine grave, qu'elle « ne voyait pas ». Fatigue, surmenage, défaillance étaient évoqués tour à tour dans le secret espoir de donner le change. « Il faudra revenir, plus tard... » Et l'index pointé en direction du ciel : « Là-haut, il n'y a ni date, ni heure. ».

De ses consultations, nul ne sortait les mains vides. Si l'improbable le restait parfois, si l'incertitude s'avérait manifeste, d'autres espoirs jalonnaient le chemin qui, contre toute attente, s'annonçait prometteur. Il y avait quelque part, à n'en pas douter, un bonheur fait pour vous. Juste à votre mesure. N'attendant qu'un regard pour éclore. Certes, un petit bonheur mais suffisant pour effacer la mine triste du consultant, les larmes de la plaignante, les craintes de l'amoureuse. « Le bonheur avec un grand B, celui que nous recherchons tous, disait-elle, n'est-il pas la continuité d'une multitude de petites joies ? ».

## XII

Poupée affichait son quintal avec bonne humeur. La surprise de revoir sa nièce empourpra joliment son teint de lune rousse, et l'éclat de ses yeux, d'un bleu polaire, la traversa sans détour.

En signe de bienvenue, ses mains potelées après avoir voleté autour d'elle comme deux papillons blancs, se posèrent dévotement sur le visage de la visiteuse. Emprisonnant ses joues avec tendresse, elle plongea sans retenue son regard scrutateur dans ces prunelles grises qu'elle aimait depuis... A vrai dire depuis la minute même où elle l'avait tenue contre elle, cette promesse au poids d'oiseau, cette aurore pâlotte, menue entre ses bras tremblants. Porteuse d'espérance dont elle avait guetté, cœur battant, le lever des lourdes paupières, signe de vie.

Et la rencontre advenue ce jour-là, après le premier cri de détresse ou de colère qu'elle avait apaisé de son mieux, à jamais gravée dans son cœur, l'avait consacrée mère. Elle, dont le ventre stérile refusait tout espoir, avait connu la souffrance au-delà du possible. Et, de ce miracle, restait un lien indéfectible. Une histoire tramée au ciel, pieusement tenue au plus secret du cœur. Charlotte, à ses yeux attendris, n'était et ne serait toujours qu'une grâce accordée, une merveilleuse étincelle brusquement propulsée dans un monde trop dur pour elle.

L'examen achevé, elle picora son visage d'une multitude de petits baisers. Et sous la chaleur de ses caresses, Charlotte retrouvait ses quatre ans.

Ce soir-là, Mademoiselle Boulin arborait une tenue estivale à grandes fleurs rouges que ses rondeurs emplissaient. La chaleur étouffante rendait son front brillant, quelques gouttes luisantes perlaient de ses tempes. Elle accueillit sa visiteuse comme une bouffée de fraîcheur, de celles qui vous font oublier qu'à cette heure précise, en Provence, même les murs transpirent. Et, bien que pressentant la blessure, la voyante feignit de l'ignorer. Elle se perdit en banalités, attendant que sa nièce ouvre son cœur qu'elle devinait gros de confidences.

Comme à l'accoutumée, Charlotte se livra à coups de petits mots légers que la fine mouche, flairant tout d'abord le chagrin, attribua presque aussitôt à de la peur.

-Pourquoi me cache-t-on ce que je sais déjà ? reprocha-t-elle dans un demi-sourire. Va droit au but, c'est plus simple et nous fera gagner du temps.

Pour dissimuler sa gêne, Charlotte dressa en vain son joli rire. Ecran fragile, friable au moindre heurt, dont Poupée n'était pas dupe. Et désignant le guéridon sur lequel elle officiait :

-Je suppose que tu es pressée, ma belle ?

A son invite, Charlotte tira les lames des tarots marseillais. Dans la demi-pénombre, les murs s'abolissaient d'eux-mêmes. L'odeur de romarin brûlé élargissait l'espace. La pièce devenait univers. Charlotte adorait ces moments-là.

Les yeux fermés, Mademoiselle Boulin feuilletait l'avenir comme un livre d'images, en personne discrète, consciente de l'interdit qu'elle enfreignait sans risques. Reconnaisante de cet aval tenu du ciel, elle en compulsait prudemment les secrets. Un peu d'éternité s'attardait dans ses gestes, la rendant aux lointains des secrets occultes. Ce n'était plus Poupée. C'était l'oracle officiant. La pythie des grottes antiques. Celle dont les paroles, recueillies dans un silence religieux, n'étaient pas contestables.

-L'amoureux ! annonça-t-elle, tapotant d'un index triomphant l'arcane retourné. Je le savais ! Il rôde autour de toi, ma douce, un parfum de caresses.

Charlotte fixait la carte colorée. Avec précision, Cupidon bandait son arc. Deux femmes entouraient un jeune homme vêtu d'un pourpoint rayé de bleu, de jaune et de rouge.

-Mais tout ne semble pas net, reprenait Poupée le front plissé de doutes.

Ses yeux, perdus dans l'ailleurs, en quête de mystère, paraissaient ne plus voir.

-Des silences, des cachotteries...énumérait-elle. Des larmes ...

L'œil redevenu vif, elle scruta sa nièce.

-Mais pourquoi ? Il a tout ce garçon... Fou de toi... Bonne situation.... Libre ! Ce qui est rare...

Face au mutisme de Charlotte, elle enchaîna d'une voix douce, les mains jointes. – Une chance à ne pas laisser s'envoler. Le bonheur est si fragile, ma douce ! Et de plus, tu as le choix. Elle hochait la tête pour alourdir ses dires. --

-Cette lame donne toujours le choix entre l'amour et le désir.

Elle avait pris la main de sa nièce pour la presser gentiment.

-Si tu optes pour l'amour, tu l'auras ! Mais si tu laisses passer cette opportunité... Elle soupira bruyamment : Tu en rêveras vainement.

Alors, elle la reçut sur son épaule, secouée de sanglots. Ses cheveux caressaient sa joue. Il s'en dégagait une odeur indéfinissable. « Comme autrefois », pensa-t-elle, attendrie.

Elles restèrent ainsi, silencieuses, baignées dans leur tendresse réciproque. La jeune femme laissa couler sa peine, sans mot dire, comme on supporte un orage prévisible après une interminable journée de touffeur.

- Là, dit enfin Poupée, lissant vainement du plat de la main, les boucles rebelles. Tout doux.. Lotte, tout doux. Si tu veux que je t'aide, il faut m'expliquer. Elle se tut un instant, changea de ton pour regretter.

- Les cartes parlent de bonheur, d'amour et te voilà en pleurs !

La repoussant, elle emprisonna son visage à deux mains.

- Chérie, dis-moi, implora-t-elle.

Puis se reprenant, mi-sévère, elle ordonna : Mais tout d'abord un conseil. Ne t'abandonne pas à la rêverie. Laisse ça aux poètes, ils en font bon usage. Aux frileux, aux inconscients, qui n'utilisent pas les possibilités que le destin leur offre. Mais garde-toi de rêver ta vie. Je te l'interdis...Elle est trop courte.

Elle s'adonna un court instant à l'inventaire de ses regrets, les abandonna aussitôt pour conclure :

-Crois ma vieille expérience. Bien trop courte pour la gâcher en d'irréalisables folies, en attentes vaines. De lendemain en lendemain, nos rêves les plus fous s'étiolent. Fatigués, ils nous abandonnent et l'on devient ce que je suis.

Sensible à la douceur des paroles, à leur sincérité, Charlotte s'était calmée quelque peu. - Je voudrais savoir, avoua-t-elle d'une voix chuchotée... Je voudrais savoir...Qui est mon père ?

Mademoiselle Boulin reçut la question en plein visage. De surprise, son front s'emperla de sueur. Elle n'était pas prévue. Pas dans l'instant. Pas ce jour-là. Autrefois, elle l'avait envisagée. Se disant qu'un jour ou l'autre, Charlotte voudrait savoir... Mais à vrai dire, bien plus tôt. Durant l'adolescence. Lorsque tout se dérègle, que rien ne va plus entre adulte et enfant. Et qu'il faut bien l'admettre, un besoin sans limites pousse, toutes griffes dehors, celui ou celle qui, hier encore, n'était que soumission, au carnage destructeur de toute autorité. A maintes reprises, elle s'y était préparée, imaginant plusieurs réponses. Différentes façons de présenter la vérité... Sa vérité.... A suivre

## A MOTS COUVERTS épisode n° 18

Poupée estimait, quitte à encourir les foudres de Mathilde, que Charlotte avait le droit de savoir. Et contre toute attente, le temps avait glissé comme il filait encore, avec son lot d'aléas, sa ration quotidienne d'ennuis, grands ou petits selon l'humeur du jour. Et sa tendre Charlotte ne s'était montrée curieuse. Aucune turbulence n'avait perturbé leur ciel. Rien n'avait obscurci leur connivence. Cependant, à brûle-pourpoint, la demande l'embarrassait.

Une brûlure la traversa de part en part. Comme chaque fois, le danger se manifestait douloureusement. Prudence, signalait le ciel. - Comment répondre ?

- Ton père ? répéta-t-elle, ouvrant l'effarement de son regard.

Charlotte approuva d'un hochement de tête.

-A vrai dire, chérie, je pensais bien qu'un jour tu voudrais savoir, avança Poupée. Tout le monde a le droit de savoir. Mais, dit-elle en caressant sa joue, pourquoi t'adresser à moi ? Ta mère...

Vivement, Charlotte rejeta la suggestion.

-Je t'en prie, Poupée. Ma mère évite les questions et quand il y a réponses, elles ne sont pas crédibles !

Poupée s'était levée pour lisser, du plat de la main, les plis imaginaires d'un napperon empesé, sur le buffet Henri II qui leur faisait face.

-L'as-tu vue récemment ? se renseigna-t-elle.

Charlotte acquiesça d'un signe de tête.

-Et que t'a-t-elle dit ?

-Rien de plus que ce qu'elle a toujours prétendu. Je suis la fille d'un certain Maître Duval qui ignore tout de ma naissance.

-Et pourquoi en douter ?

Charlotte rejeta la question. -Aujourd'hui, Poupée, je voudrais que cela soit faux. Tout en moi refuse d'y croire !

Poupée leva bien haut l'un de ses fins sourcils en signe d'incompréhension.

-Je voudrais que cela soit faux ! répéta-t-elle, imitant sa nièce. Et pour quelle raison ? Fille d'avocat, ce n'est pas si mal ! Même si l'on n'est pas reconnue !

Alors Charlotte expliqua, lentement comme on avoue une faute. Une faute impardonnable et qui pourtant devait l'être.

Elle conta François, relata leur rencontre. Leur entente parfaite qui la remplissait de bonheur. Leurs goûts communs qui la comblaient. Bien sûr, leur homonymie troublante... Et ses soupçons...ses terribles soupçons qui lui glaçaient le dos. Et pour conclure : - Je l'aime. Vois-tu, que nous soyons frère et sœur n'y changera rien !

- A-t-il les mêmes doutes ? s'inquiéta Poupée.

A contrecœur, Charlotte évoqua les sautes d'humeur de François, reconnut le malaise installé entre eux depuis son aveu, et pour finir avoua leur silence réciproque.

Poupée caressa son front, tout comme toi, dit-elle tristement. Et malgré son amour, je ne crois pas qu'il accepte pareille situation.

- Je l'aime, dit simplement Charlotte.

- Au point de faire fi de toute morale ?

- Au point d'oublier tout.

Le mensonge est une forme de politesse vis-à-vis d'autrui, se disait Poupée, et nous devons nous y plier parfois. Certes sans excès, sans nous y brûler les ailes...

- Viendra peut-être un jour où tu ne verras en lui... qu'un frère, avança-t-elle.

- Demi, coupa Charlotte aussitôt.

- Frère tout de même ! insistait Poupée.

- Qu'avons-nous en commun ? s'emportait la jeune femme. Elle énumérait sur ses doigts : La mère ? L'éducation ? Aucun passé ne nous rapproche !

- Un père peut-être !

- Un géniteur !
- Ne joue pas sur les mots.
- Il est horriblement cruel de ta part de m'imposer de renoncer à lui !
- Charlotte, je ne t'impose rien ! se justifiait poupée face à tant de violence. Je te demande seulement de réfléchir.

Mademoiselle Boulin avait écouté de toute son âme. La détermination de sa nièce la confondait. Comme autrefois, il fallait lui venir en aide. Il fallait braver Mathilde, sa folie, son égoïsme. Or dans le cas présent, il ne s'agissait pas de cacher une quelconque amourette, encore moins de taire l'injustice d'une punition collective. Il fallait affronter les vieux démons de sa sœur. La bataille s'annonçait rude, la victoire incertaine. Prise de doutes, elle tira machinalement une lame du paquet de tarots abandonné sur le guéridon et la retourna.

- Le soleil ! annonça-t-elle pour se donner du courage. Joie de vivre, désir de construite. Il est tout à toi mon ange !

Elle prit un temps pour sourire, un éclat polisson fit briller ses prunelles.

- Sexualité heureuse ! reprit-elle d'un ton rempli d'envieux sous-entendus. Mazette ! Tout un programme ma chérie !

Face au minois tendu de sa nièce, à ses yeux de brume houleuse, elle crut bon d'expliquer.

- Je ne pourrais continuer. Bien qu'entre nous, je ne voie pas l'intérêt de poursuivre. Il y a en toi un tel désespoir que je suis incapable d'avancer dans le brouillard qui te cerne.

La permanence du noyau d'enfance qui dormait en Charlotte lui rendit son attitude d'autrefois.

- Je t'en prie Poupée, aide-moi, supplia-t-elle d'une voix assourdie de sanglots. Je l'aime au point de ne pouvoir envisager la vie sans lui.
- Tu aimais, autrefois aussi, ma Charlotte ! reprocha Poupée à mi-voix.

Elle se reprit, regrettant aussitôt sa phrase maladroite.

- Oublie ! ordonna-t-elle. Chaque amour a, paraît-il, un parfum différent ! Et dans ton cas, le dernier embaume au point d'estomper le précédent !

Elle désigna la lame qu'elle venait de retourner :

- La Papesse donne la sagesse...La solitude aussi...Lotte ce n'est que passager. Crois-moi, tu vas rebondir.

Elle caressait la fine main de sa nièce où brillait, de tous ses éclats, le dernier présent de François.

- Celui qui te l'a offert est un sage. De ses épreuves est née cette apparente froideur qui le caractérise. Pourtant, ce n'est qu'une façade, son cœur est des plus tendres. Elle marqua un temps d'arrêt.
  - Il a près de lui une femme qui l'aime.

Répondant d'un hochement de tête à la demande des grands yeux : -Oui. Une femme qu'il a aimée et aime encore profondément. Une grand-mère, sans doute...

Sa révolte apaisée, Charlotte écoutait, suspendue aux lèvres rouges de sa tante. Et toujours en elle grandissait le même étonnement mêlé d'incompréhension, la même admiration sans bornes, entachée de doute, suivie de l'inévitable question : -Comment fais-tu ?

A son tour, Poupée souriante, formulait l'invariable réponse :

- Je la vois près de lui, ma chérie. Tout simplement ! Il est de grande taille, et elle, bien petite auprès de lui !

- Tu vois et je ne vois rien, reprochait la jeune femme.

Poupée acquiesça d'un battement de paupières.

- Ne voient que ceux qui veulent voir, dit-elle fermement. Et reprenant le fil de sa voyance : Elle est environnée de fleurs, de musique aussi. Une mélomane à n'en pas douter. A suivre .....

## **A MOTS COUVERTS épisode n° 19**

Un silence s'installa entre elles, alourdi de questions informulées par Charlotte, d'embarras pour Poupée.

-Tu devrais revoir ta mère, suggéra-t-elle. D'elle seule dépend ton bonheur.

Toute à sa rancune, Charlotte s'emporta de nouveau. – Penses-tu qu'elle se soucie de mon bonheur ? A part le sien, tout l'indiffère.

-C'est ta mère, insista Poupée.

-J'aurais tant voulu que ce soit toi, ma mère, avoua Charlotte avec une franchise d'enfant.

-Je le suis un peu, murmura Poupée d'une voix de miel.

-Pas suffisamment !

Trop longtemps contenue, incontrôlable, la répartie avait jailli des lèvres de la jeune femme.

Poupée but cet aveu avec satisfaction, une larme surgit au coin de sa paupière qu'elle n'essuya pas.

-Toi, insista Charlotte, tu as bien une idée... Quelques doutes. L'as-tu rencontré ce Duval ?

-Jamais vu, dit Poupée, confirmant sa réponse d'un mouvement de tête.

Mathilde s'était adressée à lui pour son divorce. Ce n'est que plus tard que sa sœur lui avait parlé de cette relation. Elle prit une pause, avança une petite moue d'enfant gâtée pour déclarer tout net : - A dire vrai, ma chérie, je n'ai jamais cru à cette histoire.

Enfin le regard de Charlotte s'illumina. Déjà Poupée se reprenait, comme absorbée par la contemplation de ses ongles laqués de rouge.

-Mais ce ne sont que des intuitions, avança-t-elle précipitamment.

Charlotte, le feu aux joues, s'emportait, accrochée à l'espoir entrouvert par cet aveu.

-Tu ne crois pas en tes intuitions !

-Pas toujours, s'excusait Poupée. Pas en ce qui me concerne en tout cas.

Elle hésita, une ride verticale barrait son front.

-J'ai toujours eu des doutes, avança-t-elle comme à regret. Ta mère a toujours eu du mal à se confier... Du mal à dire...maladie. C'en est une, chez elle. Tu saisis ? D'autant qu'avant Duval...juste avant...

-Avant Duval ? suppliait Charlotte

-Il y a eu un autre homme.

Deux doigts sur la bouche, comme pour contenir les mots qui brûlaient ses lèvres, Poupée se délivrait. Sous la violence de l'émotion, rougissant cette fois jusqu'aux cheveux, Charlotte porta ses deux mains à ses joues comme pour en calmer le feu.

-Oh ! dis-moi, implora-t-elle d'une drôle de petite voix au timbre brisé. Dis-moi ce que tu sais, je t'en supplie, Poupée !

Rétive malgré tout son amour, Mademoiselle Boulin regrettait son aveu.

-Je t'en prie Poupée...Si j'en sais plus, je pourrai la faire avouer.

Et Charlotte attendait, sans la lâcher des yeux.

Ah, c'était délicat... Tellement personnel ! Mathilde avait souffert, traversé des moments douloureux. Il lui était difficile de démolir ce qu'elle avait construit. Mais la nièce implorait encore... Alors Mademoiselle Boulin prit son air absent, celui qui l'éloignait des attaches terrestres, lui donnait des ailes et l'emportait au plus secret des mondes où elle avait ses entrées. Elle savait partager la peine des autres. Les soucis de chacun grossissaient ses épreuves. Mais elle...pauvre Sisyphe... Qui était-elle ? Serrant son énorme rocher, une nouvelle fois, entraînée outre fond, dérisoirement tendue comme un arc par l'éternel besoin de remonter la pente, elle doutait. Détresse navrante que cette souffrance qu'elle découvrait face à elle, qu'elle ressentait avec toujours, le même effroi, le même sentiment d'impuissance qu'elle masquait aux yeux de tous.

La charge plus lourde que d'ordinaire la blessait dans sa chair. N'était-ce pas son enfant ? Ce qu'elle avait de plus cher au monde ? Son unique raison de vivre ?

L'interminable silence que supporta Charlotte avec obstination ! Son cœur battit à tout rompre, ses oreilles bourdonnèrent, elle n'était qu'attente, inquiétude, questions, désespoir.

Enfin Poupée posa sur l'objet chéri de ses craintes, le bleu liquide de ses prunelles, celui des mercredis d'antan, des indigestions de chocolat, des confidences amoureuses jalousement gardées.

Charlotte eu chaud du temps béni de leurs mensonges, quant tout n'était que connivence, douce complicité. « Combien elle ressemble peu à ma mère » pensa-t-elle, dans son angoisse quelque peu rassurée. Charmante, elle eut un geste d'enfant tendant les bras que poupée accepta pour la revoir sourire. Un sourire de détente qui les réunissait.

« Combien elle ressemble peu à ma sœur », se disait Poupée satisfaite.

-Poupée, implorait Charlotte, promets-moi qu'il ne m'aimera jamais moins. Et, la voyant sourire, enhardie : -Je l'aime, au point de penser n'avoir jamais aimé avant . Peux-tu le comprendre ? Comment est-ce possible !

Mademoiselle Boulin s'était perdue, cette fois, dans un souvenir tendre qui faisait luire son regard. -Je n'ai pas toujours été vieille et grosse, dit-elle, sur ton de reproche. Mon cœur n'a pas de rides et sa mémoire est bonne.

Et comme autrefois, sur ton de confiance, martelant ses mots : -Tu restes ici, mon ange. Ta chambre est toujours prête... Et demain... Demain, tu lui parleras de Félix.

### XIII

Comme chaque jour, Mathilde s'adonnait à sa passion.

Des couleurs éclataient sur la toile, animaient des marines aux rochers déchiquetés. Furieuses, des vagues s'attaquaient au rivage et la mouvance de leur colère débordait du tableau. Emplie de leurs mugissements, elle en traduisait l'assourdissant vacarme par une maîtrise que beaucoup lui enviaient.

Nulle ment surprise de la visite de sa fille, grisée de whisky malgré l'heure matinale, elle regretta non sans agacement, son entêtement dont l'insistance, ces derniers temps, ne cessait de la torturer.

Charlotte prit du temps pour examiner le travail de sa mère. Une œuvre forte par la violence de la touche et de la couleur où l'usage des sertissures définissait des cadences rythmiques. Le ciel, maçonné en touches flochées, se réduisait à une bande étroite. Un lointain aplat supprimait toute perspective. Comme toujours, l'utilisation des cernes, les touches affirmées construisaient les éléments du premier plan où se lisait un regret de pointillisme. Vibrante, l'âme torturée transparaissait.

Une âme virile, dépourvue de faiblesse, déplora Charlotte.

L'atelier était vaste, la lumière y pénétrait sans retenue et le vacarme de la rue Sainte couvrait presque les cuivres de Wagner que Mathilde, d'un coup sec, renvoya au silence.

-Cesse de tourner autour du pot, demanda-t-elle, de sa voix des mauvais jours. Il est facile de deviner que tu amènes avec toi une cargaison de questions.

La jeune femme hésita. Bien en vue, près du vieux canapé où s'asseyait Mathilde, la bouteille et le verre à demi plein ne présageaient rien de bon. Sous l'emprise de l'alcool, l'imprévisibilité maternelle était décuplée. Et, il se tenait là, au bord du temps, une minute capitale dont dépendait son avenir. Un mot, peut-être deux, pour accéder au bonheur. Il était temps de s'élancer d'un bond à l'assaut de la vérité, comme on se jette à l'eau sans plus attendre... tout aussi rassurant de se laisser bercer, quelques secondes encore, par l'illusoire doute, de freiner dans la quiétude du possible la réponse de Mathilde.

Tout d'abord tentée, Charlotte fit le mort un court instant, courba le dos comme un animal traqué sait le faire face au danger imminent, puis s'élança, lâchant une meute de mots qui s'abattit sur Mathilde comme une volée de moineaux sur un cerisier. Sous le poids de l'assaut, elle dut s'asseoir.

- Félix ! hurlait Charlotte. C'est Félix ! Cesse donc de mentir !

Et Mathilde, prise de court, harassée ce matin-là par un été brûlant que la nuit même ne tempérerait pas, n'eut plus la force de tricher..... A suivre

## A MOTS COUVERTS épisode n° 20

D'ailleurs, que lui importait à présent que sa fille et sa sœur connussent son chagrin ? Il était révolu. Obsolète, ce temps où la honte et l'humiliation l'avaient atteinte au plus haut point, la forçant à mentir. Cependant, elle refusait de prononcer le prénom de celui qui l'avait blessée. Une bouffée de rage la fit rougir et débiter à voix basse :

- Il était jeune... Très jeune... Quinze ans de moins que moi. Charmant... Beau comme un pâtre grec.

Et détaillant sa fille, sans se presser, avec des prunelles teintées d'envie qui la jugeaient sans indulgence.

-Tu lui ressembles Charlotte. Tu as sa démarche.. Cette élégance naturelle, cette souplesse dans le mouvement...La finesse d'un Léonor Fini alliée à la grâce d'un Greuze... L'élégance des Laurencin...

D'un geste de la main, elle stoppa la réplique prête à jaillir.

-Tu as ses yeux. Surtout ses yeux ! Mais tu n'as pas son don, lâcha-t-elle comme un reproche revanchard. D'ailleurs, tu n'as jamais su dessiner.

Muette un court instant, avalant sa rancune envieuse, elle jeta tout à trac, comme pour elle-même :

-C'était un virtuose de l'aquarelle. Je l'ai décelé au premier coup d'œil. Sa maîtrise était remarquable. Je lui ai ouvert l'atelier. De la beauté, de l'art, lequel l'a emporté ? s'interrogea-t-elle, un sourcil levé. Je ne saurais le dire. D'emblée, j'ai été charmée par les deux. L'homme et l'artiste. Un court silence l'absorba :

-J'ai compris plus tard que c'était l'artiste. A vrai dire, l'homme était ...

Elle parut chercher ses mots, fixa durement un coin de l'atelier, pour conclure dans un rictus :

-Un homme comme un autre. Ni pire, ni meilleur.

D'un revers de la main, elle essuya ses yeux soudainement pleins de larmes, se saisit du mouchoir tendu par sa fille et lâcha : Nous avons été heureux.

Recueillie au bord de sa mémoire, elle y piochait ses souvenirs par à-coups comme on pêche à la ligne. Et Charlotte, pareille à un chat gourmand, d'attraper au vol du bon et du mauvais.

Il y avait entre eux beaucoup de connivence, avouait-elle d'une voix adoucie. Pour reprendre plus grave.

-Remarque, j'ai toujours su que cela ne me mènerait nulle part, ne m'apporterait que des déboires. J'ai même soupçonné qu'il se servait de moi.

Elle prit la main de sa fille pour la pétrir machinalement.

-Tu es femme, tu peux me comprendre, dit-elle, comme une excuse. L'amour, les sens m'ont bouleversée au point d'être aveugle, stupide... avec lui, j'ai rebroussé le temps...

Mathilde lança un rire désabusé, grinçant comme une insulte qui fit souffrir Charlotte.

-Très court, tu peux me croire !

Un peu de condescendance s'affichait dans ses yeux. D'émotion, ses pommettes s'empourprèrent.

-Tu es trop jeune pour savoir, dit-elle avec rudesse, lui rendant sa main. Crois ce qu'il le plaire.

A présent, Mathilde cheminait à rebours, avouait s'être trouvée plongée dans un bonheur qu'elle croyait perdu. Dont elle avait même oublié le goût puisqu'en le vivant auparavant, elle avait ignoré qu'il était bonheur. Les projets s'échafaudaient. Peu importait quand, comment, où. Et, comme pour elle seule :

-Les rêves ne sont beaux que parce qu'ils sont des rêves.

Elle posa deux prunelles incertaines sur sa fille, sans la voir.

-Le bonheur n'existe pas, Charlotte, il n'est que la projection de nos envies, de nos besoins.

Mathilde arrêta ses confidences, pour se verser à boire.

-Continue, implora Charlotte que ce geste inquiéta.

-J'étais amoureuse !

Et Mathilde s'évada dans un nouveau monologue que Charlotte absorba goulûment comme une boisson bienvenue après une trop longue marche.

Our la première fois, son père qui n'avait qu'habité ses rêves, se montrait comme l'êtyre de chair dont elle était issue. Et l'homme prenait corps, avec des gestes et des paroles, des yeux pareils aux siens, pourquoi pas des odeurs ! C'était éblouissant cette paternité concrète ! Un brusque ancrage dans le temps que leur ressemblance reconnue ! Un équilibre très longtemps recherché dont l'imminence lui donnait le tournis.

-Il se passionnait pour Shakespeare, poursuivait Mathilde. Hamlet, bien sûr Ophélie, étaient ses thèmes favoris.

Et la mère de se perdre en détail. Autour de personnages bibliques ou mythologiques qu'il actualisait, flottait une fluidité brumeuse. Celle-là même qui noyait son regard. Sorte de progression vers un rêve latent, omniprésent où il aurait voulu se perdre. Perpétuel affrontement de l'être sur l'être, continuel conflit du conscient et de l'inconscient.

Eblouie par cette profusion de confidences, Charlotte s'en laissait dorloter, langer, bercer, grandir. Environnée de révélations, elle en savourait les détails, goûtait chaque parole avec avidité.

Il y avait chez lui une certaine difficulté à vivre le monde extérieur, à le penser, regrettait la mère. Etre ou ne pas être, était sa question. Cela transparaissait dans son travail. Toujours insatisfait, comme tenaillé entre méditation et action, il faisait et refaisait sans atteindre ce vers quoi il tendait.

Elle avouait son impuissance.

-J'ai cru pouvoir lui venir en aide, le reconforter. J'avais présumé de mes forces. Il traversait des périodes de crises terribles, doutait de lui, der l'inutilité de sa démarche, des autres...

Charlotte l'interrompt.

-Pourrais-je voir ses œuvres ? demanda-t-elle avidement.

Mathilde approuva de la tête. Le verre qu'elle reposa était vide, un rayon de soleil oblique s'y perdait.

-Tu pourras les admirer à Nice, au musée Chéret. Notamment un autoportrait assez remarquable. Pastel, crie et mine de plomb. La plupart de ses œuvres sont entre les mains de collectionneurs.

-Nous pourrions y aller ensemble, suggéra la fille.

La mère, ignorant la proposition, poursuivait.

-Un jour il avait engagé un modèle. Jeune, mignonne, un peu trop ronde. D'une stupidité navrante... C'était mon avis, se reprit-elle vivement. Les hommes n'ont pas la même opinion que nous.

Elle se moucha, alluma une cigarette et reprit son récit d'une voix sourde...

Elle fixait son mouchoir, tout appliquée à la mettre en boule, méticuleusement, comme un ouvrage à rendre. Son regard se porta sur le verre en attente. Elle se leva pour le remplir une nouvelle fois, but d'un trait, essuya ses lèvres d'un revers de main. Le geste qu'elle fit pour se resservir inquiéta sa fille tout près d'elle, le souffle retenu.

La brutale émergence de ce passé, qu'elle pensait avoir relégué à jamais, était douloureuse. Mathilde s'était efforcée durant des années à l'oublier, le noyant de whisky et de tabac, le déchirant de nuits blanches. Pourtant une scène se jouait encore sous ses yeux. A l'arrêt, effrayée de sa netteté, elle la regardait défiler comme un vieux fait divers tardivement remis au goût du jour et donné en pâture à des curieux alléchés de misère.

Un soir, en rentrant, elle les avait trouvés tous les deux.

- Là, dit-elle sourdement, désignant l'angle de la pièce.

Elle eut un affligeant sourire qui se mua en rictus, une sorte d'excuse qu'elle adressait à l'inconstant.- C'était très beau... Beau, répéta-t-elle, mais douloureux.

Leurs yeux se rencontrèrent. Ceux de Mathilde, rapidement détournés, fixaient l'angle indiqué, y retrouvant intacte la vision du corps nu de son amant...  
à suivre

## **A MOTS COUVERTS épisode 21**

De dos, nu, mince, élancé, avec des muscles longs qui saillaient sous sa peau si claire. Etroitement lié à l'autre... Elle revoyait cette fouguese poussée des reins pour la pénétrer et ce va-et-vient régulier, soutenu, qui les berçait dans le plaisir.

Des larmes glissèrent sur ses joues.

Et puis résonnaient toujours à ses oreilles les petits cris poussés par Cendra. Indécents. Des plaintes de femelle qu'elle s'était toujours refusées, les jugeant méprisantes, répugnantes de soumission charnelle.

-J' ai été humiliée, Charlotte ... Terriblement humiliée... Et tout à coup si vieille ! Si durement remise à ma place !

Elle enfouit son visage devenu blanc dans ses mains.

-Honteuse de les avoir surpris ! Honteuse de moi ! De ma crédulité ! De mon inconscience. J'aurais voulu mourir...Mourir sur place ! Entends-tu ?

Et Charlotte entendait, figée, plus blanche encore, face à cette émotion d'où, prête à surgir comme une épée brandie, la haine se lisait.

C'était Cendra qui l'avait vue.

Surprise, elle avait arrondi ses yeux noirs, poussé un cri. Un drôle de cri d'animal pris au piège. Après qu'elle se fut dégagée vivement, Mathilde avait amèrement constaté le sein lourd des nourrices italiennes, les hanches rondes et larges, la peau ferme, lisse, avec ce satiné précieux qu'a le derme ambré des filles du soleil.

Lui s'était retourné, le sexe tendu, avec, sur le visage, un étonnement mêlé de tristesse.

Contrit ? Honteux ? Mathilde n'avait pas de réponse.

Habillés à la hâte, ils avaient bredouillé quelques vaines excuses, qu'elle avait refusées. Félix était parti. Sur sa moto, comme il était venu. Avec ce casque noir qui mangeait son regard de brume transparente. Aussi rapidement qu'un éclat de soleil disparaît entre deux nuages bousculés par le vent, il était sorti de sa

vie. Emmenant Cendra, oubliant ses cartons, ses dessins et ses plumes. Inconscient des ravages laissés derrière lui.

-Tu l'as chassé ! Sans lui dire que tu étais enceinte !

L'exclamation avait jailli, Mathilde la reçut comme une offense, elle fixa sa fille dans les yeux.

-Je l'ai appris plus tard, lâcha-t-elle froidement.

Une fois de plus, elle renoua le fil douloureux de cet épisode.

De cette grossesse était né un espoir aussi fugitif qu'un éclair. Celui de l'attendrir, de le retrouver, de le garder encore un peu. Bien vite la raison était revenue. N'était-il lui-même un enfant ? Un enfant dont elle avait traversé la vie, caressé la jeunesse, aimé la beauté ? En toute honnêteté, elle avait conclu qu'il ne lui devait rien.

Cependant, il y avait Poupée, ses inévitables questions, ses insupportables sermons.

-L'œil de la conscience ! persifla-t-elle dans un rictus. Celui qui ne vous quitte jamais et vous poursuit jusqu'au plus sombre du tombeau.

Elle se reprit, Charlotte n'appréciait pas qu'elle parlât ainsi de sa sœur.

-Tu ne comprends plus la plaisanterie, reprocha-t-elle, prévenant les représailles d'une main levée.

Pour sa sœur, elle avait inventé une histoire. Une liaison avec Maître Duval. L'avocat chargé de son divorce faisait partie des possibles, des aléas d'une vie mouvementée comme la sienne. Ignorant tout, il servirait d'alibi.

-Mais, coupa Charlotte, n'as-tu jamais pensé que j'avais le droit de connaître la vérité ?

-La vérité ? sursauta Mathilde. Je te devais des explications certes mais pas la vérité. Elle est mienne.

Elle contempla sa fille, un instant comme pour estimer son degré de compréhension.

-La vérité t'aurait gênée, comme ma confession le fait aujourd'hui, lâcha-t-elle âprement.

-Sans entrer dans les détails, s'entêtait Charlotte, tu aurais pu...

-Je sais tout ça, Charlotte, mais j'ai horreur d'être jugée.

Mathilde hocha la tête.

-La femme plus âgée, amoureuse du jeune homme qui... Tu te doutes.

Elle se perdit dans ses heures défuntes comme on arpente un lieu visité, après des années d'absence, étonnée d'y retrouver ses marques. Elle avait habité le mensonge, vécu à l'abri de ses murs protecteurs, au point d'en faire, au fil des ans, une réalité. Et comme pour répondre à la question que se posait sa fille, si c'était à refaire, il est probable qu'elle agirait différemment, se disait-elle, une main sur le front comme pour essuyer quelques sillons creusés par le drame.

-Sais-tu où il vit ? demanda Charlotte, le cœur battant.

Mathilde arrêta sa main tendue vers le verre qu'elle venait de remplir. Peiner sa fille davantage la fit souffrir atrocement. Elle s'appliqua à respirer mieux pour dénouer sa gorge.

Face à elle, en lettres noires, s'étalait l'affreuse nouvelle faisant la Une des journaux marseillais. Le drame avait eu lieu un mois plus tard.

Les virages de la Corniche ont des courbes sévères. On les avait trouvés quelques mètres plus bas. Tache noire. Dans leur tenue de cuir, sur les rochers blancs. Elle n'avait pas lâché son amant. Ses bras enserraient toujours sa taille. Comme pour ne pas le perdre dans cette mort injuste. Cette mort qui les surprénait un dimanche matin, quand l'eau verte des criques s'entrouvre comme de larges mains pour accueillir les corps enrobés de nuit chaude et les purifier de fraîcheur. Quand le tremblé de l'eau fait osciller les îlots déposés çà et là au transparent de l'eau par quelque gigantesque main invisible.

-Morts ? demanda Charlotte qu'un courant froid transperça.

Mathilde approuva en silence, plongée dans ce temps révolu dont la dure réalité réveillée la blessait encore.

Emue, Charlotte s'emparait de la main rêche de sa mère comme pour prolonger l'instant, pour se saisir à travers elle de la présence de ce père à peine entrevu et qui semblait la fuir. De ce père livré, ô combien attendu et aussitôt repris. A présent, Mathilde s'exprimait avec difficulté. Les mots se refusaient. L'alcool brouillait sa vue, engourdissait ses souvenirs comme son esprit. -J'ai rencontré ses parents, bafouilla-t-elle.

L'intérêt allumait toujours le regard e Charlotte.

-Tu connais sa famille ?

-Très peu, avouait la mère du bout des lèvres. Des gens simples...Très simples. Ils habitaient une petite maison du côté de l'Estaque.

Ils avaient écouté son histoire sans trop y croire.

-J'avais pensé à tort que ta naissance nous rapprocherait..

Mathilde avouait sa lassitude, son besoin de dormir.

Charlotte ne put réprimer son impatience.

-Tu auras tout le temps de dormir ! Continue !

-Le père et le fils étaient en froid depuis longtemps. Que j'attende un enfant ne le concernait pas.

-La mère ?

-La mère subissait, souffrait en silence, marmonna Mathilde en fermant les yeux.

A présent, Charlotte ne pourrait rien savoir. Retrouvant ses vieilles habitudes, elle retira la cigarette qui se consumait entre les doigts de Mathilde pour l'écraser dans le cendrier débordant de mégots. Elle allongea sa tête sur le vieux canapé où elle était assise, glissa comme autrefois un coussin sous sa tête. Il se dégagait de Mathilde une odeur désagréable de corps négligé, mêlée de sueur et de tabac. Celle-là même qu'elle avait détestée et détestait encore. L'odeur de cette étrange Mathilde évadée dans un monde dont elle ignorait tout, dont elle était l'exclue, elle, la petite oubliée, isolée, sans repères, dans le silence d'interminables dimanches. A suivre.....

## A MOTS COUVERTS épisode n° 22

Elle repoussa ses vieilles angoisses comme on chasse l'horreur. A quoi bon réveiller ces heures inquiètes, ces heures interminables, guettant obstinément les signes du réveil.

- Il fait déjà nuit ? s'étonnait la mère.
- Tu as dormi longtemps, reprochait la fillette.

### XIV

Été comme hiver, les portes du garage Saint-Jean s'ouvraient au petit jour.

L'arrivée de François étonna quelque peu Marius dont le regard s'arrêta soupçonneux sur la Citroën garée quelques mètres plus bas.

- Des ennuis ? Madame a ses humeurs ! lança-t-il dans un rire parti haut comme un coup de tonnerre. Un rire bon enfant que le bonheur habite.

François le rassura. Ce jour-là, la mécanique ne perturbait pas son quotidien. Il s'agissait de tout autre chose.

Ils pénétrèrent dans l'étroite pièce qui servait de réception, de salon, et pouvait abriter à l'occasion une courte sieste durant la canicule.

L'homme d'un geste soigneux, replia le journal étalé, comme chaque matin, sur le bureau. Fouillant sa mémoire et n'y trouvant nulle trace de rendez-vous, il en conclut, non sans fierté, que la visite était purement amicale.

- Tu étais l'ami de mon père, attaqua François sans préambule.

Le mécanicien, d'une main levée, l'interrompit aussitôt.

- Ton père avait très peu d'amis, François. Beaucoup de connaissances seulement. Ses affaires faisaient des envieux, des jaloux...sauf des amis.

Il haussa une épaule minimisant son rôle.

- Quant à moi, j'entretenais ses voitures, écoutais ses confidences. Je n'étais pas toujours d'accord...

- Tu connaissais ses habitudes...insista François.

En signe d'assentiment, Marius lança son gros rire.

- Les voitures ou les femmes ?

Et sans retenue aucune, scrutant les yeux de François, comme pour entrevoir son âme.

- Tu n'as pas pris de lui, constata-t-il, satisfait.

Le jeune homme sourit à cette boutade qu'il acceptait comme un compliment. S'il bousculait parfois le mécanicien entêté dans ses certitudes, quelque peu dépassé par les techniques nouvelles, il respectait l'homme.

- Il faudrait que tu te souviennes...avança-t-il prudemment...d'une femme qu'il a fréquentée peu avant la mort de ma mère. Une artiste peintre, plus jeune que lui.

- Plus jeunes ! Tu sais...elles l'étaient toutes ! ironisa Marius.

- Peu avant la mort de ma mère, répéta François.

D'une main qu'une vie d'effort avait rendue étonnamment puissante, Marius entreprit de se gratter le crâne avec application tandis que l'autre, avec autant de soin, déposait ses lunettes rondes sur le quotidien replié.

- Peu avant la mort de ta mère... reprit-il les sourcils froncés, absorbé par ses recherches.

Il y eut un court silence. Sur son visage rond, un lointain souvenir amena un sourire.

- La petite stagiaire ! lâcha-t-il, heureux de sa trouvaille, le regard devenu pétillant. Beau brin de fille et qui lui en a fait voir !
- Que veux-tu dire ? s'étonna François.
- Qu'il en était fou et qu'elle le faisait marcher ! Et je te quitte, et je te reprends et je te requitte. De quoi lui faire perdre la tête !

François respira mieux. A cet instant précis, ses muscles tendus se relâchèrent comme après un immense effort. Cependant, pas tout à fait convaincu, il réitéra sa demande.

Marius, aux mêmes questions, fournit les mêmes réponses.

D'artiste peintre, il n'en connaissait pas. Pas le moindre écho ! Mais la petite stagiaire ! Oui ! Elle en avait fait des dégâts ! Des ravages, même !

- Explique, demanda François.

Marius afficha son air sérieux, le professionnel, redouté de François.

Celui qu'il lui opposait lorsque leurs points de vue différaient sur une expertise, qu'il contestait même à grands cris, au nom de la justice, dans l'intérêt de son client.

- Ton père a proposé de l'épouser ! lâcha-t-il comme une sentence.

Le ton était solennel. Marius, prenant appui sur ses coudes, avait les mains jointes, en direction du ciel, comme en prière. Le buste en avant, tendu vers François. Il prit le temps de constater l'effet de sa révélation avant d'enchaîner :

- Qui aurait refusé ? Belle situation, bel homme. Pas folle la guêpe !

Il grimaça, passa la main dans ses cheveux courts, se renversa dans son fauteuil de skaï noir. Visiblement, ces confidences, bien que gênantes pour son interlocuteur, le ramenaient à plaisir dans une époque mouvementée, riche d'anecdotes cocasses, qu'il n'était pas sans regretter.

- Tu vois d'ici le drame ! dit-il se mordillant les lèvres. Ta mère a d'abord refusé.

Il prit une large inspiration, hocha du chef.

- Il y en a des scènes ! Cela a pris du temps. Et lorsque tout semblait s'arranger...la belle n'en a plus voulu ! s'indignait-il, hochant la tête en signe d'incompréhension. Te rends-tu compte ?

Il se perdit dans ce lointain passé, à l'odeur de gâchis brusquement ravivée, pour conclure d'une voix sourde :

- Un vrai désastre, mon pauvre François. Un vrai désastre. Ton père était méconnaissable.

\*\*\*\*\*

Poupée paraissait satisfaite.

-François me manque, disait Charlotte.

Elles étaient face à face dans l'étroite cuisine, le café répandait son odeur familière.

-Donne de tes nouvelles, encouragea Poupée mordant dans sa tartine.

Charlotte émit l'idée de rencontrer les parents de Félix à l'insu de Mathilde. Poupée l'en dissuada.

- Ils n'ont pas voulu te connaître, fit-elle remarquer avec douceur. Si c'est l'image de ton père que tu recherches, tu la trouveras plus sûrement dans son œuvre que chez eux.
- Ils pourraient me parler de lui, répondit Charlotte entre deux bouchées.
- Ils t'en parleraient mal, ma chérie. Les artistes sont des incompris.

La jeune femme, rembrunie, s'enferma dans le silence.

- Les braves gens n'aiment pas que... chantonna Poupée.
- Ne penses-tu pas qu'il lui devait des excuses ?

Poupée refusait qu'à peine connu, ce père soit méjugé.

- Ta mère n'était peut-être pas disposée à les entendre.

Les yeux de fumée grise la fixaient attentifs. Répondant à leur prière, Poupée prit la main de sa nièce. Et, pour détourner de leur route cet immense chagrin qu'elle sentait poindre, pour éviter à tout prix que la vision du père ne s'entache, elle précisa :

- C'était un très gentil garçon. Un peu rêveur, un peu perdu, comme tu l'es parfois...Mais gentil...tu dois me croire.
- Merci Poupée, dit Charlotte fouillant son sac. Tu disais ne pas le connaître...

Une grande paix l'envahissait. Elle n'avait pas éprouvé cette sensation de bien-être depuis longtemps. Ce n'était pas encore le bonheur. C'était une joie promise, entraperçue, à portée de main, à portée de cœur, translucide

comme une matinée de mai quand la nature, hésitant à réveiller ses novices couleurs, les emmaillote prudemment de rosée.

Poupée, satisfaite, la contemplait. A travers les persiennes croisées, le soleil se jouait de ses cheveux roux. Elle était longue et mince comme un roseau de Camargue, avait le teint laiteux d'une fille du Nord. La joie émaillait son regard de brume vagabonde et Poupée crut y voir de tout petits points d'or.

-Quelquefois la voyance fonctionne pour la famille aussi ... C'est un cadeau du ciel.

Reconnaissante, elle leva les yeux.

-Merci, dit-elle en direction de l'aide invisible.

En toute hâte, Charlotte avait extirpé son inséparable portable du fouillis de son sac.

- François ! chantonna-t-elle de sa voix d'amoureuse.

A l'autre bout, il y eut un silence trahissant la surprise, une exclamation joyeuse, une évidence reconnue, immédiatement avouée :

- Charlotte ! Tu me manques !
- Je veux te voir très vite, François.
- Mais où es-tu ? Je n'en peux plus d'attendre !

Et Charlotte eut ce rire charmant et roucoulé qui comblait son amant.

- A tout de suite... François...Si tu savais...

## EPILOGUE

Du sol montait une lumière d'or. Ils avançaient dans l'automne répandu sous leurs pas comme un tapis bruissant de mille voix fluettes. C'était un jour à savourer, un jour enrobé de silence, feutré de brume glissant au-dessus d'eux vers d'autres paysages.

La rivière tranquille poursuivait son chemin. Des éclats de soleil, irisant son murmure, se jouaient de ses rides. Au fil de ce hasard, quelques feuilles intrépides se risquaient au voyage. Une odeur de nature humide emplissait l'air.

Charlotte frissonna. Le bras solide de François l'enveloppa d'une chaleur virile qui la pénétra tout entière.

- Fais-moi l'amour, dit-elle offrant ses lèvres entrouvertes.

Il étendit son manteau et, sur la couche improvisée, la couvrit de baisers.

- Tu es l'homme de mes rêves, murmura-t-elle à son oreille. Celui que j'espérais.

Et les mots gravés là, aux bleus de leur histoire, s'attardèrent un peu avant de s'estomper sous la gomme du temps.

Sur le dos des années, plus tard, beaucoup plus tard, ils seront extirpés de leur lit de silence pour être racontés, à petits rires crus, sur ton de confidences. Et des yeux étonnés arrondiront leur courbe. D'autres yeux que les leurs qui auront leurs reflets, peut-être leurs couleurs mais n'auront pas leurs craintes.

- Dis, Madeleine...C'était qui ?

FIN